

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



Nº 11

DÉCAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

5 août 1993. Prix au numéro 27 francs

- ❑ Tempête monétaire et désinformation planétaire
- ❑ Carmel d'Auschwitz : la guerre recommence
- ❑ La leçon de Baudouin 1^{er}, Roi des Belges
- ❑ Les aventures de Roland Lesaffre
- ❑ Bosnie : une défaite mondialiste
- ❑ Bonnal aux rives du fleuve sacré
- ❑ et les comptes... gais d'ADG

Lettres de chez nous

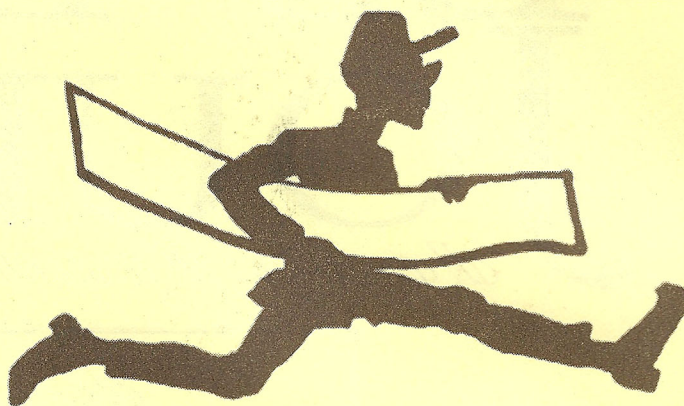
J'aime...

J'aime beaucoup votre rubrique "Autres nouvelles", car ces dernières sont variées et traitent de différents sujets originaux. Sur deux ou trois pages je lis des nouvelles curieuses, insolites, variées aussi ; j'aime les retrouver à chaque parution. Dans le numéro 9 j'ai constaté une page supplémentaire de ces "histoires" faciles à lire, courtes et vraiment documentées. Continuez dans cette voie !

Bravo aussi pour les "Cohenneries" ! C'est un régal que je déguste en première lecture.

Quant à la partie "culture" du Libre Journal, elle est attrayante aussi. Le "Corneille" d'Anne Bernet me donne à penser que vous devriez publier en un recueil les textes de cet auteur qui pourraient servir de base à nos écoliers et collégiens.

Le "Voyageur errant" de Nicolas Bonnal comporte des histoires étonnantes qui me donnent envie d'aller vers les régions qu'il décrit avec amour et qui semblent — contrairement aux récits habituels de l'Asie ou de l'Inde, où l'on trouve des serpents à tous les coins de che-



mins... — très attirantes en particulier relativement à la façon de vivre de leurs habitants.

En somme je suis heureuse de m'être abonnée à votre Libre Journal, avec son ton, "agaçant" parfois, pour certaines

personnes qui ne comprennent pas toujours le degré d'humour distillé au fur et à mesure des pages (je pense à la page d'Aramis... un chef d'œuvre !) Merci encore, et bravo !

F.F. (SAINT MARTIN)

DU 19 AU 22 AOUT 1993

UNIVERSITE D'ETE DE RENAISSANCE CATHOLIQUE

DANS LE CADRE MAGNIFIQUE DE LA FRATERNITE DE LA TRANSFIGURATION

LE BOIS, MERIGNY (INDRE)

1793-1993, L'ENVERS DES DROITS DE L'HOMME

En présence et avec le concours de *Guy Augé, Serge de Beketch, Marc Dem, Jean Dumont, P. et P. Girault de Coursac, Ivan Gobry, Bernard Lugan, Thomas Molnar, Claude Polin, Daniel Raffard de Brienne, Alain Sanders, Reynald Seycher, Jean de Viguerie, Vladimir Volkoff, Georges-Paul Wagner.*

Conférences, activités spirituelles, tourisme culturel, forums, et détente.

DIMANCHE 22 AOUT JOURNEE PORTE OUVERTE

MESSE A 11H45

Conférences

10H

Maître Georges-Paul Wagner

Les droits de l'homme et l'ordre naturel

15H

Daniel Raffard de Brienne

L'Eglise et les droits de l'homme

Librairie, dédicaces, déjeuner et buvette, garderie.

Accès libre et gratuit à partir de 9H00 et jusqu'au soir.

(on peut réserver son repas auprès du secrétariat de l'Université.

Adultes 60F, enfants 40F)

Pour tous renseignements: *Renaissance catholique*

89, rue Pierre-Brossolette.

92130 ISSY-LES-MOULINEAUX. (Tél. 46 62 97 04)

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

- Directeur :
Serge de Beketch

- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs

- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris

- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet

- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution

- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris

- Directeur de publication :
D. de Beketch

- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor
- Ange tutélaire :
Françoise Varlet

ISSN : 1244-2380

Couverture dessin de Daumier.

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77.
Fax : (1) 48.24.08.28.

Editorial

Après trois mois d'existence

Après trois mois d'existence, le « Libre Journal de la France Courtoise » compte douze cents abonnés, ce qui est conforme à l'objectif de quatre mille abonnés en un an et permet, tous les collaborateurs étant bénévoles, de faire face, pour l'instant, aux frais techniques incompressibles.

En majorité, nos lecteurs se déclarent satisfaits.

Notre ennemi est le silence.

Les lecteurs potentiels du « Libre Journal » ignorent son existence. Pour remédier à cela, il faudrait dépenser des millions de francs dans l'exploitation de fichiers (ce qui est évidemment au-dessus de nos moyens) ou bénéficier d'appuis.

Or, à de très rares (quoique notables) exceptions près (Présent, Monde et Vie, Lectures Françaises, Reconquête, Iota Unum, le Fil), la presse dite de droite, ou qui aime à chasser sur les terres de la droite, a passé sous silence la naissance — pourtant exceptionnelle — de ce décadaire créé par des journalistes libres.

Cette attitude relève d'une tare dont notre famille crève depuis des décennies.

Alors que la presse de gauche ne cesse de se soutenir, de s'épauler, de se relayer, de se reprendre, de se citer, la presse nationale, au fond du ghetto où l'ensevelit l'adversaire, se barricade derrière les murs du sectarisme, du mépris et de l'envie, et se défie de ses voisins en raison directe de leur proximité.

Mais trêve de grogne ! La vérité, la bonne humeur et l'amitié finiront par abattre ces murailles.

Le « Libre Journal de la France Courtoise » sera, comme son pendant radiophonique sur Radio Courtoisie, un lieu de rencontre et d'amitié. Jamais un champ clos.

Ceux qui, comme nous, croient que la force naît de la joie de chanter, de rire, de lever son verre et de prier ensemble nous aideront en combattant le silence et le mépris, et en diffusant par tous les moyens le « Libre Journal de la France Courtoise »

S'il mérite de vivre, il vivra. S'il ne le mérite pas, sa fin sera justice.


SERGE de BEKETCH

Le numéro 12 du « Libre Journal de la France Courtoise » paraîtra le 2 septembre 1993.



AUX ORDRES

Le 28 Août, un porte-paro-


 le israélien faisait savoir que la presse française se

trompait depuis une semaine en baptisant


“Opération Règlement de Comptes” l’agression militaire israélienne contre le Liban Sud. « Le vrai nom de code est “Justice rendue” » affirmait ce responsable.

Le lendemain, l’appellation “Opération Règlement de Comptes” avait disparu de la totalité des médias français.

STALINNIEN

 C’est le qualificatif attribué par la gauche au juge Marsaud, qui avait qualifié de “belles âmes qui ne souffrent pas de l’immigration” les intellectuels hostiles au projet de contrôle d’identité des étrangers. Explication : « “Belles Ames” fut dans les années cinquante l’insulte type contre ceux qui ne voulaient pas soutenir le Parti communiste. »

DECADENCE

 Voilà six ans, Michel Giraud démissionnait de son fauteuil de président de la région Ile-de-France pour redevenir député. Objectif : préparer sa propre mise sur orbite présidentielle. Aujourd’hui, il est en première ligne dans la liste des ministres éjectables. Motif : son échec à peu près complet au ministère du Travail, la qualité déplorable de son catalogue de mesures pour l’emploi, son absence totale d’image dans l’opinion, et sa position de bon dernier dans les sondages. Sic transit...

Quelques nouvelles

Le vrai coupable de la crise monétaire ? Une « gigantesque désinformation » explique le prix Nobel d’économie

Que nos lecteurs se rassurent : le Libre Journal n’a ni l’ambition ni les moyens (ni le goût) d’analyser ici les causes et les conséquences de la tempête monétaire qui secoue l’Europe.

Il y aurait d’ailleurs de la mégalomanie à y prétendre quand, visiblement, les capitaines pilotant les navires-Etats ne comprennent rien au sens des vents, au mouvement des marées et à la hauteur des vagues.

Une anecdote remontant à la crise de 1981, et que Thierry Pfister raconte dans Le Figaro, nous en apprend sur ce point plus long que des pages : “Mon souvenir le plus criant (cela a ébranlé certaines idées que j’avais sur la haute administration), c’est que Peyrelevade (alors directeur de cabinet de Mauroy et futur patron de l’UAP) a dû prendre une grande feuille de papier, et expliquer à Robert Lyon, inspecteur des finances et futur directeur général de la Caisse des Dépôts et Consignations, ce qu’était le serpent monétaire parce qu’il ne le savait pas.”

C’est donc humblement que l’on se limitera à remarquer que, quelles qu’en soient les conséquences à long terme, la bourrasque financière de la Saint-Alphonse aura eu le mérite d’expédier la flottille des rêveries et des mente-

ries européenolâtres se fracasser sur l’écueil de la réalité. Ce qui n’est pas forcément un Trafalgar européen.

A quelque chose malheur est bon : nul ne peut plus ignorer qu’en dépit des promesses, des assurances et des supplications, l’Europe des ronds-de-cuir, des prêteurs sur gage et des boutiquiers ne réussit pas mieux dans la défense de ses monnaies que pour ce qui regarde la paix de ses nations, la prospérité de ses Etats, le redressement de ses marchés de l’emploi, le jeu de la libre concurrence, l’instauration d’une vraie justice sociale, ou les garanties de la sécurité publique.

Un bilan désespéré

 La déroute est telle pour les conteurs du parti de l’étranger, qui, par-delà les apparents clivages partisans, s’est constitué en France depuis quelques années, que même ses plus chauds partisans, comme Jean-François Poncet, ancien ministre des Affaires étrangères de Valéry Giscard d’Estaing, n’a pas pu se retenir de dresser, dans une interview donnée à une radio commerciale, un bilan désespéré de l’Europe de Schengen et de Maastricht.

L’autre mérite de cette situation de crise est de fournir une occasion rare d’étudier dans le détail le jeu des médias et surtout de la presse populaire où l’on croit, surtout dans le domaine extraordinairement complexe des relations financières et monétaires internationales, ne rien risquer à prendre les lecteurs pour des imbéciles..

Le discours de la désinformation atteint donc des sommets jusqu’ici jamais explorés, fût-ce au moment de la guerre du Golfe.

Que nous dit-on en effet ?

D’abord que “la spéculation internationale attaque le Franc”, ce qui est toujours d’un effet garanti sur les populations.

Le Franc, nous l’apprenons, n’est pas malade de vingt ans de bureaucratie socialo-dirigiste, il ne crève pas de l’impéritie bancaire, du sabotage syndical et du racket fiscal mais de la méchanceté de la “spéculation internationale”, monstre d’autant plus redoutable qu’il est anonyme, protéiforme, insaisissable et, par conséquent, réfractaire à toute sanction.

Au moins, Saddam Hussein avait un visage, une moustache et des villes à bombarder. Tandis que Georges Soros, lui, n’a qu’un nom. Car, pour la première fois, on a donné un nom à la “spéculation



les du marigot

internationale". Ce monstre, jusqu'ici anonyme et vagabond, s'appelle Georges Soros "philosophe des marchés (sic), né en 1931 à Budapest en Hongrie" (Le Parisien) Information à laquelle on ajoute volontiers une précision que l'on ne peut pas croire accidentelle : "Soros est un juif hongrois issu d'une famille bourgeoise de Budapest" (France Soir)

En prime, les journaux nous expliquent que ledit Georges Soros, expatrié de Hongrie et naturalisé britannique en 1947 à dix-sept ans, a été aussitôt pourvu d'une généreuse bourse d'études par le gouvernement de sa Très Gracieuse Majesté. En dépit de quoi, il se serait posé, "neuf ans plus tard" (Le Parisien) la question à cent milliards de dollars : "peut-on devenir milliardaire au Royaume-Uni ? Réponse : non" (France Soir)

Et l'ingrat de s'expatrier de nouveau "avec cinq mille dollars d'économies, pour le Nouveau Monde et son capitalisme débridé" (Le Parisien) ... où "il établit dans un paradis fiscal, Curaçao, sa nouvelle société Quantum Fund. Pour entrer dans ce cercle, il suffit de confier cent quarante mille francs à Georges Soros et d'attendre sans rien faire. Il s'occupe de tout" (France Soir).

Ainsi, le responsable de tous nos malheurs est ce philosophe-bourgeois-juif-hongrois qui joue, dans un paradis fiscal au nom d'alcool pour fille de joie, les économies de riches commanditaires paresseux, et qui est capable de lancer dix milliards de dollars sur

le tapis vert de la spéculation internationale pour briser l'échine du courageux serpent monétaire européen

Voilà qui doit faire dans les chaumières occidentales un effet sur lequel Jean Kahn et Jean-P. Pierre-Bloch devraient s'interroger.



Une fable hénaurme



Mais apparemment aucune institution de contrôle de la pensée et de l'information ne paraît pressée de se demander pourquoi l'on a décidé de faire avaler aux "peuples les plus spirituels du monde" cette fable hénaurme selon laquelle un homme, un seul, serait en mesure de mettre en danger la puissance financière de l'Europe (potentiellement supérieure à celle des États-Unis, on nous le répète depuis trente ans) et ce, simplement en jetant sur le marché la totalité de ses réserves personnelles, qui n'atteignent pas la moitié du fruit du dernier emprunt Balladur, et dont le montant est à peine égal au centième de la totalité des flux financiers qui CHAQUE JOUR affectent la planète.

Franchement, jamais on n'a pris aussi ouvertement les Français pour des imbéciles.

D'autant que, dans le même temps, les mêmes média tiennent sur la même crise un discours radicalement opposé au premier. D'un côté, on désigne comme l'auteur de

nos malheurs ce damné "juif hongrois" à nationalité variable ; de l'autre on désigne comme responsables de la crise "la résurgence des nationalismes" (Le Figaro) ou les "fanatiques nationalistes" (Jean-François Poncet).

Il faudrait tout de même s'entendre.

Une fois de plus, le coupable se dénonce lui-même par l'abondance de ses lamentations. A l'évidence, comme le répète, sans être plus entendu que son modèle, cette moderne Cassandre qu'est devenu le Prix Nobel d'économie, Maurice Allais, la crise n'est ni conjoncturelle, ni passagère ni imputable à quelque gnome malfaisant de la haute finance ou à quelque "B.B.B." (banquier boche borné) refusant de baisser ses taux d'intérêt, elle est structurelle et elle débouchera inévitablement à plus ou moins long terme sur ce que le Prix Nobel n'hésite pas à qualifier de "désastre". Et cette crise, a confié le savant à Libération est "fondée sur une désinformation gigantesque, animée, nourrie, entretenue, incroyablement orchestrée par des intérêts financiers dont les gouvernements devraient rechercher l'origine ...". En d'autres termes, le responsable est le libre échangeisme sans frein, le libéralisme économique échevelé, le "prétendu libéralisme" et surtout ce système délirant qui permet "d'acheter sans argent et de vendre sans biens".

Reste à savoir qui contrôle tout cela en même temps que la presse.

Vaste programme comme disait l'autre.

CENSURE



Le CNPF a rédigé une note de conjoncture établissant que la production industrielle a baissé de quatre points au premier semestre 93 et que l'emprunt Balladur, l'accroissement des prélèvements fiscaux et le doublement de la CSFG auront pour effet de réduire de deux points la consommation des ménages cette année. Sur intervention du gouvernement, cette note ne sera pas rendue publique.

IMPAYES

L'ONU est au bord de la faillite. Le gouvernement français a été prévenu qu'il ne devait pas compter être défrayé des dépenses relatives aux troupes actuellement en poste en Somalie, au Cambodge et dans l'ex-Yougoslavie.

SUBVENTION



Quatre mille francs pour une semaine de vacances à la Rochelle. C'est ce qu'a coûté au ministère de la Jeunesse et des sports, chacun des quatre cents "jeunes" envoyés aux "francofolies" pour une opération publicitaire à l'avantage des chaussures Reebok.

PARADOXE



Récemment proclamé "pays phare de la lutte antiraciste" par les lobbies cosmopolites, la Grèce vient de restituer à la religion orthodoxe toutes ses prérogatives de religion d'état et d'expulser plusieurs religieuses catholiques polonaises "pour motif de sécurité publique".



TIRE-AU-FLANC



François Léotard propose la création d'un service militaire sinécure pour les écolos : dix mois de "missions de sécurité écologique", qui permettront aux tire-au-flanc d'échapper au statut pénible d'objecteur de conscience. Rappelons que François Léotard, qui accomplissait ses obligations militaires comme coopérant dans le paradis qu'était le Liban d'avant la guerre, fonda un syndicat de soldats et fut considéré comme déserteur pour n'être pas revenu de permission.

ISLAMISATION



Une statistique récente révèle que la ville libanaise de Tyr qui, voilà exactement un demi-siècle, comptait six mille habitants, tous chrétiens, est aujourd'hui peuplée par quatre-vingt mille musulmans et ... trois cents chrétiens.

BONNES MANIERES



Chef du service politique de TF1, Pierre-Luc Seguillon se faisait payer cinq mille francs en liquide les leçons de maintien télévisuel qu'il donnait à Michel Noir ; l'argent était versé par le chauffeur du chevalier d'industrie Pierre Botton, gendre du précédent. Accessoirement, le même Pierre-Luc Seguillon aurait donné des cours de bonnes manières à Pierre Arpaillanges, Garde des Sceaux du gouvernement Rocard.

GAG



Pendant le Conseil du mercredi, les ministres reçoivent par le "furet" (passe à ton voisin) des petits mots loufoques, signés Mitterrand. Explication : c'est Charles Pasqua qui s'amuse.

Autres nouvelles

Ces produits familiaux qui financent la publicité pornographique

Comme on sait, les laboratoires Roussel-Uclaf, producteurs de la pilule avorteuse RU 486, viennent de renoncer à commercialiser cet outil de génocide aux Etats-Unis devant la menace des associations américaines de défense de la famille et de l'individu de boycotter la totalité des produits pharmaceutiques distribués par cette firme.

Ce pourrait être un bon sujet de réflexion pour les six marques qui viennent de financer en France une honteuse campagne de publicité en faveur des préservatifs. Campagne grâce à laquelle, des millions de photographies de préservatifs envahissent les murs de nos villes et de nos campagnes sous prétexte de lutter contre le SIDA, alors que chacun sait désormais combien l'efficacité de cette barrière de latex est illusoire.

D'ores et déjà, plusieurs associations se sont élevées avec vigueur contre cette campagne publicitaire massive et ont appelé les consommateurs à manifester activement leur désapprobation de ce que "Renaissance Catholique" appelle fort justement une "incitation à la débauche et au vagabondage sexuel".

Les firmes qui participent à cette campagne de pourrissement sont le fripier *Benetton* (qui s'en étonne ?), les vêtements *Lee Cooper* (avec un "visuel" particulièrement vulgaire), l'hebdomadaire *Elle* (curieusement, la sélection de couvertures affichées exclut les mannequins exotiques dont ce magazine féminin est pourtant d'habitude si friand), le lessivier *Henkel-France* (Atlas, Le Chat, Mir, Super-Croix et Xtra) et enfin les *Trois Suisses*, entreprise de vente par correspondance, dont la clientèle, essentiellement rustique et familiale, constitue pourtant un milieu où les maladies sexuellement transmissibles à dominante homosexuelle ne sont pas le sujet de préoccupation principal.

La législation française, qui, contrairement à la loi américaine, interdit les appels au boycott commercial, autorise cependant l'information des consommateurs.

Lesquels ont le droit de savoir qu'en achetant un pull *Benetton*, un pantalon *Lee Cooper*, un exemplaire de *Elle*, un berlingot de *Mir* ou un produit distribué par les *Trois Suisses*, ils financent la propagande en faveur du préservatif.

Produit qui, au-delà de toute considération morale, aggrave par son efficacité douteuse le danger de contamination en donnant aux adeptes de la sexualité débridée une impression de sécurité totalement illusoire.

Maintenant ils veulent expulser les carmélites des environs d'Auschwitz

Comme on pouvait s'y attendre, « la bataille du Carmel d'Auschwitz n'est pas terminée. C'est aujourd'hui qu'elle commence ».

Cette affirmation de Paul Giniewski, publiée par *Tribune Juive* vient donner raison d'une manière presque caricaturale à ceux qui avaient deviné qu'en s'inclinant devant le racisme anticatholique de certains fanatiques israélites, les dirigeants de l'Eglise s'engageaient dans un chemin sans retour.

Aujourd'hui, c'est fait : en obéissant au pape qui leur a ordonné de quitter le couvent où elles priaient silencieusement, et en acceptant de s'installer dans un "centre œcuménique", les Carmélites ont ouvert un nouveau champ de bataille.

« Cette évacuation n'est pas une défaite pour l'Eglise, mais une victoire », s'indigne Paul Giniewski qui ajoute : « La christianisation d'Auschwitz et de la shoa n'aura pas reculé mais progressé ».

Paradoxalement, cette nouvelle déclaration de guerre trouve son origine dans l'accueil très chaleureux dont les notables juifs de Belgique ont bénéficié dans le "nouveau Carmel".

Alors qu'ils s'attendaient à être reçus froidement, ces



visiteurs racontent qu'ils se sont entendu féliciter et remercier pour avoir, par leur action contre le Carmel, "permis de réaliser ce rêve, c'est-à-dire ce nouveau centre de prière".

Or, écrit Giniewski : « La plupart des situations humaines, politiques, historiques, se situent dans un rapport de force et se règlent selon lui »

En d'autres termes, plus clairs, les fanatiques israéliens ne peuvent pas accepter qu'une situation qu'ils ont eux-mêmes créée soit considérée comme providentielle par des catholiques. Ils vont donc maintenant engager une nouvelle bataille pour chasser les chrétiens du centre œcuménique où ils les ont forcés à s'installer, et pour leur interdire, non pas seulement le périmètre du camp mais jusqu'à ses environs.

Le rayon de ce "cordon sanitaire" n'est pas connu à ce jour.. On attend avec intérêt de connaître la réponse que le Vatican apportera à ce nouvel ultimatum.

Marguerite Duras trouve Tapie trop innocent

Le grand moment de comique involontaire de l'été 1993 restera sans doute l'entretien entre Marguerite Duras et Bernard Tapie, publié par *Globe Hebdo*.

On voudrait pouvoir tout citer de ce bavardage entre la très vieille dame un peu toquée et le grand prédateur ; on se contentera, faute de place, de livrer les plus grands moments de cette entrée de clowns.

Les choses commencent plutôt mal. Pour Marguerite Duras, en effet « cette affaire, c'est Pasqua, c'est lui,

c'est honteux, c'est de la bêtise ».

Mais Tapie, qui n'est pas fou et qui n'a pas du tout besoin de se fâcher avec son grand pote Pasqua, n'est pas d'accord : « En l'occurrence, sur l'affaire qui me concerne, je crois que Pasqua y est très étranger. Cette opération n'a pas été montée par un politique en tout cas » Suit un long bavardage filandreur sur "l'affaire" avant que Duras n'en revienne à son obsession : « mais les politiques, dans votre affaire, ils y sont bien pour quelque chose ? » Tapie, visiblement très gêné par l'insistance de la vieille dame : « Je ne sais pas » Et, tout d'un coup, cette réflexion extraordinairement révélatrice sur les moteurs secrets qui agitent cet homme, et sur sa conception de la démocratie : « En tout cas, je pense que les grands hommes politiques ont pris conscience des risques qu'il y avait à permettre que le pouvoir politique ne soit plus le pouvoir suprême Puis, plus loin, cet autre aveu : « Je crois que je ressemble un peu à ces personnages de feuilleton du XIXe siècle. Un peu comme Vidocq » Mise à part l'ignorance de l'Histoire que trahit cette idée que Vidocq, voleur, escroc et bagnard devenu préfet de police est un personnage imaginaire, le parallèle est d'autant plus saisissant que Tapie a souvent été comparé à Vautrin, personnage que, justement, Vidocq inspira à Balzac.

Plus loin encore, Tapie se laisse aller à des confidences inattendues sur ses dons de médium : « Une fois, je faisais un meeting dans le midi, il y avait des types du Front national qui étaient entrés. Et la salle était sombre. J'ai appelé le service d'ordre et je leur ai dit : "y'a des mecs du Front

national qui sont dans ce coin, là...J'ai senti qu'ils étaient là-bas" » « C'est quoi, c'est des ondes ? » interroge gravement l'écrivaine.

« Personne ne le sait » répond non moins sérieusement Tapie.

Enfin, tout aussi révélateurs, les derniers mots de l'entretien.

Marguerite Duras : « ...Vous avez beaucoup à apprendre, vous êtes trop innocent »

Tapie : « C'est ce qu'on me dit... »

Quand Ferré se prenait pour un compositeur

Dans l'hystérie idiolâtre qu'a déclenchée la mort de l'anarchiste de music hall Léo Ferré, l'une des plus ahurissantes sottises est sans doute celle qui, dans l'Événement du jeudi fait de ce libertaire en coupé Jaguar "le successeur de Duparc pour mettre les poètes en musique". On se demande vraiment ce que le moulineur de ritournelles monégasque peut avoir de commun avec Henri Duparc, élève de César Franck, ami de Saint-Saëns, inspirateur de Gabriel Fauré, qui fut à l'origine de l'ère parnassienne de la mélodie française, et que seule la maladie empêcha d'achever une œuvre toute imprégnée du génie national. Sans doute l'analphabète de service à l'*EDJ* a-t-il pour seule référence la confidence de Ferré : « Un jour, j'écoutais l'invitation au voyage" sur la musique de Duparc. Je me suis aperçu qu'il avait coupé dans le texte de Baudelaire ... je me suis dit : c'est bien simple, c'est toi qui vas sauver les meubles ».

En toute simplicité...

INIMITABLE



Commentaire de la Préfecture de police après l'arrestation d'un trafiquant, porteur de deux mille cinq cents faux permis de séjour : « Cette carte plastifiée est très facilement imitable » La seule solution efficace résidente dans l'apposition d'un cachet informatisé sur le passeport. Pourquoi n'est-ce pas fait ? « Nous attendons une décision officielle » Les "cellules antiracistes" de Pasqua sont contre ?

TRADITION DEMOCRATIQUE



Henri Trager, l'homme par qui le scandale du financement du parti socialiste est arrivé, porte plainte contre Claude Evin, ancien ministre de la Santé pour son rôle dans l'attribution des marchés publics de l'hôpital de Saint-Nazaire. On note qu'en France, pas un seul homme politique n'a été mis en garde à vue malgré la multiplicité des scandales. Il est vrai que notre "tradition démocratique" est plus ancienne que celle de nos voisins italiens...

DYNASTIE



L'inspirateur du rejet, par le Conseil constitutionnel, de la loi sur les universités est Olivier Schrameck, secrétaire général de cette institution. Concepteur de la Loi Savary qui mobilisa contre elle quatre millions de parents d'élèves de l'enseignement libre, ce fonctionnaire fut ensuite directeur de cabinet de Lionel Jospin à l'Éducation nationale. En 1925, Charles Maurras menaçait le ministre de l'Intérieur de l'abattre "comme un chien" en représailles à l'assassinat d'un militant monarchiste. Le ministre s'appelait Abraham Schrameck.



Laisse béton

Mazette, quel tintouin autour de la mort de Francis Bouygues ! Je suis sûr que si on a renoncé dans les hautes sphères à offrir à l'empereur du BTP des obsèques nationales c'est uniquement parce qu'il n'était pas possible de jucher le cercueil sur une bétonneuse pour le promener dans Paris. Quoiqu'il en soit, jamais un chef d'entreprise n'a eu droit à autant d'éloges de la part des médias et du monde politique.

Tout ce qui s'achète en somme. Comme disait Bouygues avec un joli sens de la litote : « Je lègue un état d'esprit ». Un état d'esprit qui ne lui faisait appliquer que la première partie de la loi de l'offre et de la demande. Car ce qu'il offrait ne se refusait pas. Service compris et discrétion assurée.

Beaucoup (n'est-ce pas Chirac ?) en ont profité de son état d'esprit. Quoi de plus normal, qu'en contre partie il l'ait aidé à bâtir son empire. Comme ça que se créent les amitiés en béton armé !

Alors, moi je veux bien que ses potes politiques lui rendent hommage mais, de là à nous le présenter comme un parangon de qualités et de vertus et lui bâtir une légende sur le mode

« l'homme qui s'est fait tout seul à la force du poignet », faut pas charrier. La truelle, Bouygues il ne connaissait pas, et les seules briques qu'il ait jamais empilées c'est dans son coffre. En revanche, grâce à grand-papa Bouygues et surtout à beau-papa Tezé, les fées de la fonderie et de la distillerie s'étaient penchées sur son berceau. Ainsi déjà que quelques amis politiques de sa belle-famille.

Ça aide pour démarrer dans la vie. Après ce n'est plus qu'une question d'état d'esprit.

Avec ça l'homme était finaud. Il a été un des premiers à comprendre qu'avant d'être une chance pour la France, les travailleurs immigrés étaient une chance pour le bâtiment et les travaux publics en général, et pour le groupe Bouygues en particulier.

Et c'est ça le coup génial de F.B. : employer des milliers de maghrébins à construire des cités HLM dans nos banlieues pour pouvoir ensuite les loger.

Il leur devait bien une grande mosquée.

Mais qu'est-il allé la construire à Casablanca ?

Béton ou pas, delenda est Carpentras.

JEAN-PIERRE COHEN

Baudouin 1^{er} et la fonction royale

par Daniel Hamiche

Le rappel à Dieu de Baudouin I^{er} peut être l'occasion d'une réflexion sur la fonction royale, d'autant plus nécessaire que la moitié des pays membres de la Communauté européenne sont des royautes.

Nos voisins belges ont dit ressentir la perte du roi comme celle d'un « membre de la famille ».

Contrairement aux caricatures des idéologues de la république, le roi est d'abord un être de proximité. Père de ses sujets, chef naturel d'une vaste famille qu'on appelle une nation, le roi récapitule en lui toutes les familles du royaume, et de lui découlent naturellement les autorités hiérarchisées qui en constituent comme les délégations.

C'est parce qu'il y a un roi, chef d'une famille particulière, et père de toutes les familles, que chaque famille s'ordonne comme un « petit royaume » avec son roi (le père), sa reine (la mère) et ses sujets (les enfants).

Le roi n'est pas le chef des royalistes. Sa fonction le place au-dessus des clivages, des clans, des partis. Le roi est le roi de tous ses sujets et pas seulement des « royalistes ».

Sans le roi, la Belgique eût depuis longtemps volé en éclats. La

royauté est d'abord un service rendu à tous, un sacrifice de soi aux autres, à tous les autres.

En cela, le roi est configuré au Christ dont il est le « lieutenant ».

Le Christ a subi sa passion et il est mort en rémission des péchés du monde, et pour ouvrir à tous le chemin du salut; le roi fait oblation de sa personne pour le bien commun de tous les sujets.

Le décès du roi n'interrompt pas la fonction royale.

La question de la succession, qui ne se posait pas dans l'ancienne France, ne s'est d'ailleurs posée que vingt-quatre heures chez nos voisins.

Quel gain de temps et quelle économie au regard du mode de succession de notre « moderne » république !

L'avantage n'est pas mince, qui protège la fonction suprême des convoitises des partis et des appétits de l'étranger.

Ce n'est pas le seul : Etre de proximité, le roi n'a besoin ni de bains de foule préfabriqués, ni de manipulations médiatiques pour être aimé et reconnu. Source et objet de l'affection générale, le roi en tire toute son autorité, une autorité qui n'a pas besoin, au sens strict, de « pouvoir »

pour se faire respecter. Il y aurait beaucoup à dire sur l'amour dans les relations de gouvernement. Faute de place, je renvoie à l'Évangile.

Pour autant, la question du pouvoir du roi n'est pas secondaire. Au moment où, sous la pression de lobbies, le Parlement belge adopta une loi légalisant le crime abominable de l'avortement, Baudouin, sans pouvoir concret, dut se suspendre pour n'avoir pas à signer la loi honteuse allant contre ses convictions de chrétien.

Pendant une trentaine d'heures, la Belgique n'eut plus de roi. Dans ce pénible épisode, on ne sait ce qu'il convient de souligner : la grandeur morale du roi des Belges, ou la malversation d'une constitution parlementaire qui a vidé la fonction royale d'une partie essentielle de sa raison d'être.

Etre roi sans le pouvoir, c'est faire le roi ou, si l'on préfère, contrefaire la fonction.

C'est ce à quoi le démocratisme généralisé condamne les souverains constitutionnels d'Europe pour en faire des caricatures de rois.

Sauf le respect que nous devons à cet attachant roi disparu, on nous permettra de demeurer farouchement opposés à une telle singerie.



Et c'est ainsi...

par ADG

HOMOS-GENES



— Bilan
des cent jours
— Désespoir
de la folle
du régiment
— Farce du cas
rabbin
— Grandeur
consécutive
de Clinton..



Résumons-nous brièvement: depuis les cent jours que dure cette estimable malsemaine* qu'est « Le libre journal de la France courtoise », une grande partie de notre univers s'est effondré avec un certain fracas. Ainsi avons-nous vu par l'effet d'un savant calcul électoral notre pays se gonfler jusqu'à atteindre les trois milliards d'habitants, la gauche s'étiole dans le même temps que l'Everest perdait 2,03 mètres, jetaient d'est en ouest de 30 à 50 centimètres et était jonché de pessaires de sherpas. Avec consternation, nous pouvions apprendre que 80 % des adultes dans le monde souffrent d'une mauvaise haleine chronique pouvant aller jusqu'à la brise d'égoût. Nous avons aussi constaté l'influence bénéfique du tuyau dans la grande aventure humaine et qu'un demi-milliard de terriens étaient atteints de troubles mentaux.

Plus culturellement, nous nous sommes émus de ce qu'on ne rêvait pas assez de carottes sauvages et du fait qu'on ne mange plus guère d'Auvergnat dans les festins canaques. Tous ces chiffres et ces sujets traités, outre qu'ils feront regretter aux nouveaux venus de n'avoir pas réalisé plus tôt leurs chèques Tintin et leurs bons de la Semeuse afin de s'abonner à notre chic décadaire**, nous interpellent quelque part et même ailleurs si on y réfléchit bien. Ils prouvent combien en cent jours le monde peut changer, alors même qu'un petit imposteur rastaquouère ne faisait en ce laps de temps qu'un séjour touristique à l'île d'Elbe, avec pour tout résultat d'indisposer nos amis européens par le gros mot d'un général saoul à Waterloo, ce qui pourrait peut-être expliquer l'actuelle tempête sur le franc.

Mais voici d'autres chiffres et qui concernent la belle Amérique. Selon le rapport Kinsey datant de 1948, les homosexuels représen-

taient 10 % de la population mâle des Etats-Unis. Il y a quelques années, un rapport de l'Institut Harris revoyait ce chiffre à la baisse et donnait de 3 à 5 %, pourcentage qu'avait pris en considération cette belle âme de Bill Clinton pour faire à la communauté gay des promesses électorales considérées qui allaient du droit à l'adjudette de porter des bas à résille, au nombre de minutes allouées à l'homme de croupe moyen pour se refaire le rimmel avant de monter à l'assaut.

Les conseillers de Clinton, explique Eric Fassin dans *Libération* du 22 juillet, estimaient le vote homosexuel à 4 %, "c'est à dire l'équivalent du vote juif", ce qui me paraît osé comme comparaison mais explique peut-être les attentions que Bill portait à cette communauté et à son coiffeur. Mais voilà que le Centre Battelle de Seattle publie un sondage

à son tour, ramenant ce chiffre à 1 %. Du coup, si j'ose dire, Bill Clinton oublie ses promesses électorales et renvoie son coiffeur.

Emoi dans les casernes américaines. Le rire du sergent s'étrangle et les folles du régiment se désespèrent. Se vident les tonneaux de la Navy et les bureaux de la Tasse-Force. Comment en est-on arrivé là ? De 10% en 1948 qui n'était pourtant pas une époque particulièrement laxiste envers les déviations sexuelles, à 1% aujourd'hui où l'on prône à l'envi le dérèglement des mœurs ? La vieille blague selon laquelle les homos ne se reproduisent pas, ne suffit pas à expliquer cette dégringolade pourcentée et le SIDA, bien qu'efficace dans l'éradication, ne saurait être tenu pour responsable de ces 9 % gayment disparus dans la nature.

Alors ? Alors... il n'est pas impensable qu'on nous ait bourré le mou depuis des années et que cette minorité ait été plus agissante en pub' qu'en nombre. Alors, il n'est pas exclu qu'on ait singulièrement gonflé l'importance de cette mouvance déviante pour, une fois de plus, accabler ceux qui restent dans la norme.

Dieu merci, nous apprenions la semaine dernière par *Minute* que le mouvement américain du Judaïsme de la Réforme avait approuvé en 1990 le principe de rabbins homosexuels, bejoitant ainsi harmonieusement le vote juif et le vote homo.

Et c'est ainsi que Clinton est grande...

* Nous ne rappellerons pas aux amis des Lumières que c'est ainsi que M. Voltaire appelait « l'année littéraire », le journal de son ennemi Féron qui paraissait trois fois par mois.

** Mot d'origine arabe désignant un grand équipage.

Qui n'a entendu parler de la smalah d'abdecadaire ?





Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

Les aventuriers de la gauche perdue

L'AVENIR DE LA GAUCHE VU PAR... SON FOSSOYEUR



A Charlie-Hebdo, on ne fait pas que rire : on pense aussi. Au moins lorsque la situation est grave. Or, elle l'est : en perdant le pouvoir, la gauche a perdu le nord ; elle ne sait plus où elle en est, ni comment en sortir. Aussitôt, Charlie vole à son secours dans un numéro spécial tout ce qu'il y a de plus sérieux. A l'affiche, une dizaine de "grandes signatures" dont Cavanna et ... François Mitterrand soi-même !


**Utopie + mensonge =
gauche**


On l'a vu, l'auteur des "Ritals" a découvert pourquoi, "jusqu'ici", la gauche n'avait jamais gagné : parce que "la droite, c'est la nature". Pour que la gauche l'emporte enfin, il faut donc "changer l'homme". Rien de plus simple, estime Cavanna, à condition que ceux qui veulent changer l'homme commencent par donner l'exemple. Hélas ! "Jusqu'ici" (bis), à chaque fois que Spartacus a gagné, il s'est transformé en Néron...

Comment sortir de ce cercle vicieux ? Impossible, finit par avouer le vieil anar après cinq colonnes de méditation : "L'ennemi — la nature — est aussi en nous !" Terrible découverte, qui en induit une autre, également bouleversante : "Toute utopie (socialiste, communiste, anarchiste) suppose un postulat : l'homme veut vivre heureux et paisible parmi des hommes heureux et paisibles... c'est bâtir sur un mensonge !", s'exclame notre utopiste repent. En fait, "les pulsions naturelles de l'homme" le poussent toujours à vouloir "écraser l'autre".

Et puis de toutes façons, "il est trop tard". Trop tard pour faire comprendre les vrais enjeux à l'homme "civilisé" d'aujourd'hui : "Il est hors de portée de changer des beaufs supporters de foot pour en faire des lumières."


**Tout est foutu,
c'est trop tard...**




Et ce discours radicalement pessimiste sur la nature humaine de s'achever sur une conclusion qu'il faut bien qualifier de réactionnaire : "Je suis raisonnablement convaincu qu'une société humaine harmonieuse (c'est-à-dire "de gauche") est par nature impossible." Phrase superbe, qui annule la double page de vaticinations qu'elle clôt. "Pour aller à gauche, c'est par où ?" s'interrogeait "Charlie". "Nulle part", répond Cavanna.

Fort heureusement, tout le monde n'est pas aussi pessimiste. François Mitterrand, par exemple, continue de voir l'avenir en rose. Je vous entends d'ici : Comment ! le président de la République écrit dans *Charlie Hebdo* ?

Oui, et alors ? Il a bien commencé sa carrière littéraire dans "France (la



revue de l'Etat nouveau)", où sa signature jouxtait celle du Maréchal. Pourquoi ne l'achèverait-il pas dans une feuille anarchiste, entre Wolinski et Cabu ?

Mais quand même, insisteront les plus naïfs d'entre vous. Pour ce journal qui fait profession de ne respecter rien, et surtout pas le pouvoir, accueillir le chef de l'Etat — même socialiste — c'est fort de café !


**François aime
Charlie...**


Apprenez, innocents que vous êtes, qu'un coup de pub comme ça, ça ne se refuse pas : 50 000 exemplaires vendus d'un coup (le double de la moyenne), et un deuxième tirage dans la foulée, c'est un coup de pouce inespéré pour le nouveau *Charlie*, piètre resucée de son ancêtre branché des années 70. Grâce à ça, les vieux ados qui l'animent pourront continuer quelque temps de bousculer allègrement tous les tabous du siècle dernier, selon la formule qui fit leur succès (et celui de *l'Assiette au beurre* au début du siècle) : sus aux curés, aux militaires, aux bourgeois et aux bonnes sœurs !

Mais revenons au débat de fond : pour "aller à gauche", donc, Mitterrand, après douze ans de règne, ne discerne pas moins de six chemins. Même qu'à l'en croire, il les a tous empruntés — sans jamais les rendre, apparemment...


**Les six chemins de
paradis**


Je résume la pensée présidentielle : on arrive à la gauche par le pouvoir, dit le politique ; par l'opposition, rétorque le contestataire. Par le combat quotidien, affirme le militant. Par le refus des dogmes, ajoute l'adolescent ; par la fidélité aux idéaux, rectifient les penseurs ; par le renouvellement permanent, disent les partisans du mouvement. "Et chacun à sa manière est dans le vrai", conclut le Président. Bref, la gauche est une Terre promise à laquelle on ne peut espérer accéder qu'en empruntant simultanément six chemins opposés. Bon courage aux volontaires, s'il y en a encore ! Une consolation cependant : s'il paraît décidément impossible d'"arriver à la gauche", en revanche la gauche, elle, permet d'arriver — comme en témoigne l'itinéraire de notre bien-aimé Chef de l'Etat... (à suivre)

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

LA BOSNIE ET LE MONDIALISME

Sur les ruines de l'ex-Yougoslavie, deux guerres sont menées. Elles sont très différentes l'une de l'autre. La première oppose frontalement deux authentiques nationalismes, le croate et le serbe, dans un conflit qui nous dépasse, qui ne concerne en rien notre intérêt national et dans lequel, en dépit des sympathies que nous pouvons avoir pour l'un ou l'autre camp, nous devons bien nous garder de nous engager.

Tout autre est la guerre de Bosnie où Chrétiens et Musulmans se battent, et où l'enjeu est totalement différent. Il l'est d'ailleurs tellement que les ennemis croate et serbe sont ici objectivement alliés.

Je le dis depuis des mois : la Bosnie n'existe pas ; elle fut serbe avant la conquête turque puis, une fois libérée par les Autrichiens à la fin du XIXe siècle, elle ne fut pas rattachée à la Serbie, car Vienne redoutait la constitution d'une "Grande Serbie" sur son flanc sud.

La "nation" bosniaque est donc une vue de l'esprit. En parler constitue très exactement ce que Maurras qualifiait de "nationalitarisme" par rapport à l'authentique nationalisme.

Trois religions y cohabitent : catholique, orthodoxe et musulmane. Ethniquement, une seule population y vit mais une partie d'entre elle est composée de descendants de renégats chrétiens convertis à l'Islam par commodité, lâcheté ou intérêt à l'époque de la domination turque.

On nous dit que ces musulmans ne seraient pas de vrais musulmans, qu'ils boiraient du vin, consommeraient du porc, etc. Alors, si tel était le cas, où serait le problème ? Ils n'auraient qu'à se convertir et retourner à la religion de leurs ancêtres, et tout serait réglé. Isabelle la Catholique s'était trouvée placée face au même problème au moment de la "reconquista". Elle a su le résoudre.

Toute la question est de savoir si oui ou non l'Europe doit abriter une république islamique. Le président bosniaque est un fondamentaliste, et c'est pourquoi ni les Serbes ni les Croates n'ont voulu de son "Etat".

Avec une inconscience coupable, la communauté internationale a reconnu l'inexistante Bosnie, poussée en cela par l'Allemagne fédérale. La reconnaissance de la Bosnie plaçait de facto les Chrétiens qui y vivaient dans la situation de populations dominées. Pour échapper à la loi islamique, elles n'avaient qu'une solution : le soulèvement. Et c'est pourquoi, Serbes et Croates, chacun de leur côté, ont pris les armes pour arracher leur liberté aux diktats imposés par les mondialistes.

L'affaire bosniaque est une grande leçon. Elle montre que quand des peuples ont le courage de dire "non" au nouvel ordre mondial, ils le désé-

quilibrent. Dans l'inexistante Bosnie, Serbes et Croates se battent pour leur culture, leur religion, leurs lois et non pour défendre leur niveau de vie. Contre les donneurs de leçons, les moralistes, les médias, contre les cosmopolitismes, ils combattent au nom de l'enracinement, au nom du droit sacré à la défense d'un sol qui leur appartient. Le droit de faire retour à la patrie croate et à la patrie serbe.

Rien d'étonnant dans ces conditions à ce que les ennemis d'ailleurs soient ici alliés. Quand ils auront définitivement arraché à l'inexistante Bosnie les terres qui sont les leurs, alors, probablement et hélas, ils recommenceront à se battre pour établir de nouveaux rapports de force à partir desquels une frontière sera enfin tracée entre Serbes et Croates.

Dans l'immédiat, séparément, puis ensemble, ils ont rendu un formidable service à l'Europe en supprimant par le fer et par le feu, le projet mondialiste de création d'une république islamique dans les Balkans, tête de pont de toutes les aventures potentielles.

Une fois de plus, le sort de l'Europe s'est probablement joué dans cette région. Il serait temps de le reconnaître !

Rappelons que le professeur Lugan prépare un mensuel sur l'Afrique.

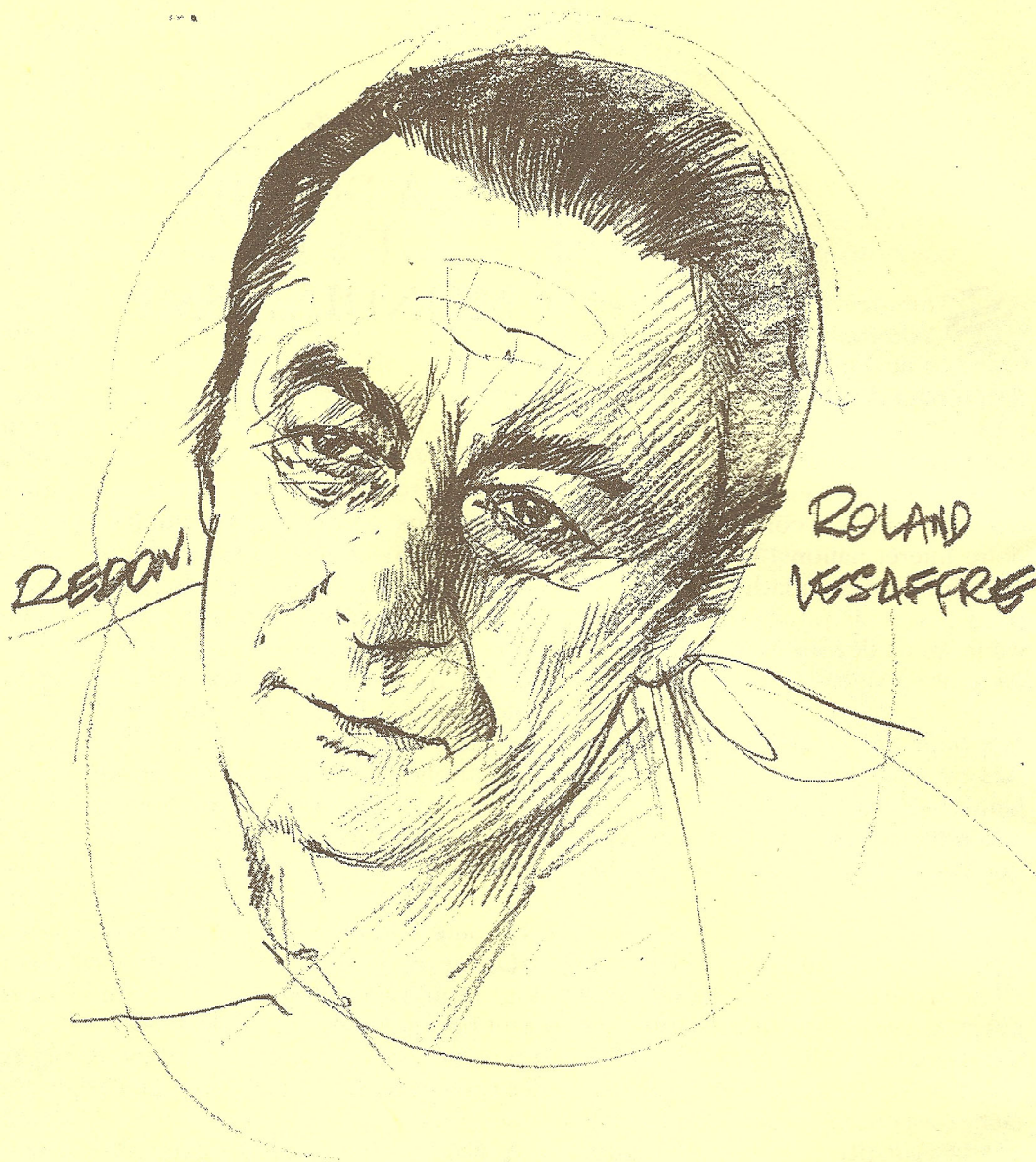
Pour plus de précisions écrire à : Bernard Lugan BP n° 6 03140 Charroux

Entretien courtois avec

Marcel Aymé disait que c'est un des rares êtres qui, sans mensonge, puisse porter à la fois le nom d'homme et de comédien. Claude Autant-Lara, lui, a écrit : « Avec peine et chagrin, je crie, je gueule à l'injustice profonde envers Roland Lesaffre. »

Kurosawa l'a qualifié de père Noël transportant dans sa hotte plein de rêves d'avenir.

Après un passage dans les chantiers de la jeunesse où il découvre le noble art, la discipline et la camaraderie, Roland Lesaffre rejoint la résistance (pas celle de la vingt cinquième heure) puis s'engage dans les fusiliers marins où il est sous les ordres du second maître Moncorgé. Du Japon à l'Indochine, il sera le témoin de maints événements historiques (explosion de la bombe d'Hiroshima, rencontre Leclerc, Hô Chi Minh). Champion militaire d'athlétisme, il retourne à la vie civile et fera connaissance avec les plateaux de cinéma. Plus de cent films ont jalonné sa carrière évoquée dans une biographie publiée sous le titre « Mataf » (livre de poche). Dignes d'un roman ou d'un scénario, ces



souvenirs sont évoqués ici par Roland Lesaffre qui évoque là ses premiers pas devant les caméras de Marcel Carné et de Jean Grémillon.

Libre journal :

Alors que vous vous entraîniez après guerre pour les jeux olympiques, une de vos voisines vous a laissé un souvenir « alimentaire ».

Roland Lesaffre

J'étais encore vêtu en mataf mais dans une tenue fantaisie. On me laissait faire. J'habitais alors Quai-aux-Fleurs, dans une chambre de bonne. Au dessous, vivait une dame merveilleuse, plutôt corpulente. Quand elle revenait de son marché, chargée, je l'aidais à porter ses paquets. Elle me disait : « Vous êtes bien maigre mon petit. Qu'est-ce que vous faites ?

- Eh bien, je représente

la France pour les Jeux Olympiques en athlétisme.

- Ah, c'est bien, mon petit », me répondit-elle.

Et elle sortait de son sac un steak pour au moins trois ou quatre personnes et me le donnait. J'ai appris plus tard que cette dame, c'était Madame Coty, l'épouse du futur président de la République.

Vous avez débuté au cinéma grâce au sport.

Un jour, en effet, j'ai



Roland Lesaffre

rencontré dans le métro le photographe Raymond Winckel qui m'a emmené aux studios de Joinville où on tournait « *La Marie du pont* » de Marcel Carné. Carné, ce nom ne me disait rien de plus que Dupont ou Durand. Quand il a ajouté que la vedette du film était Jean Gabin, je me suis exclamé : « Gabin ? Le second maître Moncorgé ? Je vous suis. » Arrivé aux studios, l'entrée m'a été refusée. Je me suis faufilé derrière une voiture et j'ai pénétré dans un grand hangar. Là, assis sur une table, Gabin buvait un café. « Oh, Jean ! » Pas de réponse. « Ben quoi, Jean, c'est moi Lesaffre ! » Un type perché sur une grue a hurlé : « Coupez ! Qu'est-ce que c'est que ce couillon ? » Deux assistants m'ont pris sous les bras et m'ont vidé du hangar. A l'heure du déjeuner, Julien Carette sort, suivi de Gabin et du petit gueulard de la grue. Jean m'a dit : — « Alors, tu n'as pas vu le rouge ? — Quel rouge ? — Ça va, a répondu Jean, j'ai compris. » Et c'est ainsi que nous avons fêté l'anniversaire de Gabin qui m'a présenté ensuite à Carné, le type de la grue, en lui demandant de me faire faire de la figuration pour m'aider à vivre. Voilà comment se sont déroulées mes retrouvailles avec mon ancien maître et le début d'une amitié qui dure depuis 43 ans avec Carné. C'est un homme comme Grémillon, Edmond T-Dréville et d'autres que la France laisse crever alors qu'il a fait rentrer tant d'argent dans les caisses de l'Etat. Je voudrais qu'il puisse terminer son dernier film avant de rejoindre les *Enfants du Paradis*.

A vos débuts à l'écran, lorsque vous deviez interpréter un rôle, vous vous couliez dans la peau du personnage en accomplissant au besoin un stage.

En effet, pour jouer le garçon coiffeur de « Nous sommes tous des assassins » de Cayatte, Charles Spaak m'a conseillé de manier peigne et ciseaux à l'école nationale de coiffure. J'ai même touché des pourboires pendant cet apprentissage, notamment de la part d'un vieil homme qui m'a donné le bouton en or de sa veste de chasse. Toute ma carrière a été ponctuée par ces stages. Pour jouer le père de *Bernadette Soubirous* dans le film de Jean Delannoy, je suis parti trois semaines chez un meunier afin d'apprendre à battre la farine, ouvrir le moulin. A la fin du tournage, un des parents de Bernadette m'a offert le béret de « Papa Soubirous ». Je l'ai donné à un couvent qui l'a revendu ensuite. Depuis, le pape m'a adressé sa bénédiction pour ce rôle.

Vous avez interprété bien d'autres professions à l'écran.

Un de mes meilleurs souvenirs en la matière se rapporte au tournage d'un film de Jean Grémillon. Je jouais un garçon de café en compagnie de Fréhel. Je l'ai vue sortir et distribuer le peu d'argent qu'elle avait aux clochards et aux enfants. Quand on parle de contact humain, ça, c'était quelque chose !

Grémillon vous a donné une de vos premières leçons de cinéma.

Pendant les prises de vues de « *L'étrange ma-*

dame X » où j'avais une scène avec Michèle Morgan et Henri Vidal, Grémillon crie : « Coupez ! Monsieur Lesaffre, mettez-vous sur vos marques ! » On recommence la scène. Un moment plus tard, Grémillon, de nouveau, arrête le tournage et me dit : « Monsieur Lesaffre, connaissez-vous Besançon ? »

- Oui, j'y ai couru le 400 mètres plat et j'ai gagné.

- Que vous ayez gagné je ne sais quoi, je m'en fiche. Monsieur Lesaffre, que fait-on à Besançon ? Eh bien, on y fait de l'horlogerie. Pensez-y et n'oubliez pas que le cinéma, c'est comme de l'horlogerie. »

J'avais compris.

Arletty vous a donné une autre leçon sur un autre plateau.

Sur le tournage de « *L'air de Paris* », dans une grande scène avec Arletty, je lui bouffais la lumière, je la cachais. Carné, comme d'habitude était sur sa grue et me disait : « Roland, tu ne pourrais pas tenir ta place ? Tu ne vois pas que tu caches Arletty ? » Et je trichais. Je commençais à comprendre le métier. A un moment, à la fin d'une prise, Arletty a dit : « Arrête ! » Elle m'a pris à part et m'a dit : « Tu vois, dans ce film, tu as les dix doigts des deux mains, et moi, j'en ai un, deux, trois tout au plus. Alors, laisse-moi mes répliques. » Je suis allé vers elle et lui ai dit : « Mademoiselle Arletty, excusez-moi et permettez. » Et comme un samouraï qui a tort, je lui ai embrassé le pied, la jambe et lui ai demandé pardon. Après le tournage de la scène, Arletty m'a dit : « Si tu veux,

tu seras mon pote et je serai ta potesse toute la vie. » Ça a été une grande leçon.

Vous avez prononcé le mot Samouraï. Le Japon a tenu une place importante dans votre vie.

J'ai assisté à Yokohama, sur le seul bateau français présent, à l'envoi de la première bombe atomique sur Hiroshima. On ne peut pas oublier ça. Il y a eu un peu plus tard un gala de boxe sur le cuirassier Nelson. Je représentais la France. J'ai battu le champion anglais et, pour la première fois depuis la fin de la guerre, la Marseillaise a été jouée à cette occasion en Extrême-Orient.

Si vous deviez recommencer votre carrière, que feriez-vous ?

Je suis membre du jury du cirque européen et, si je le pouvais, je serais clown. Grock me disait : « Laisser un nom, cela veut dire quoi ? Mais laisser une image pour toujours dans le cœur des humains, voilà la plus belle chose du cirque. »

**PROPOS RECUEILLIS
PAR RENAUD DOURGES**

Filmographie sommaire de Roland Lesaffre :

1951 : Casque d'or, de Jacques Becker

1951 : Nous sommes tous des assassins, d'André Cayatte

1953 : Thérèse Raquin, de Marcel Carné

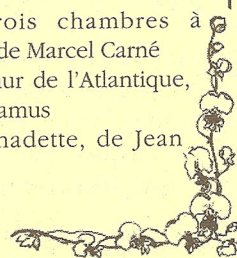
1954 : L'air de Paris, de Marcel Carné

1958 : Les tricheurs, de Marcel Carné

1965 : Trois chambres à Manhattan, de Marcel Carné

1970 : Le mur de l'Atlantique, de Marcel Camus

1987 : Bernadette, de Jean Delannoy.



Les Provinciales

par Anne Bernet



Patrice Ordas ou l'Arcoat fidèle

S'il est des vertus que notre fin de siècle ne pardonne pas, ce sont à coup sûr le courage, la franchise et le talent. Voilà précisément pourquoi Patrice Ordas, qui était l'un des

romanciers les plus brillants et les plus promoteurs de ces dernières années, s'est vu voué aux ténèbres extérieures par un éditeur qui ne le méritait pas, oublié de la critique et ignoré du public.

On a toujours tort de vouloir donner des perles aux pourceaux...

Patrice Ordas aura donc écrit deux livres merveilleux, inoubliables, n'aura pas publié le troisième volume qui en était la suite et le dénouement logique, aura abandonné la fresque qu'il projetait de consacrer à l'agonie de la Russie blanche... Ceux, trop rares, qui ont eu le privilège et le bonheur de

lire ses romans, enragent ; car ils savent précisément ce dont on les a privés.

"Qui trop embrasse mal étreint !" dit-on. Ordas fait mentir le proverbe. Professeur aux beaux-arts et dessinateur fort doué, illustrateur de bandes dessinées, musicien, il s'était, dès son premier essai, révélé également écrivain. On comprendra qu'il ait suscité des jalousies...

✥
**Breton,
et fier de l'être**
✥

Hormis ses multiples dons, Ordas se définit d'un mot, d'un seul : Breton, et fier de l'être. Breton à la mode d'autrefois, Breton comme on l'était il y a deux cents ans. "Moi aussi, j'aurais emmanché ma faux à rebours en 93", dit-il... Et il n'y a pas lieu d'en douter un seul instant. Les siens chouannèrent avec Monsieur de Boishardy et quand il était petit garçon, à l'aube des années 60, sa grand-mère, quand il n'était pas sage, le menaçait "d'appeler les Bleus"... On ne fait pas d'excellents républicains avec ce genre d'éducation.

On ne s'étonnera pas excessivement d'apprendre qu'il ne célèbre pas le 14 juillet, "date de l'assassinat de M. de Launay par une bande de pignoufs ivres-morts...", qu'il rêve de créer un musée de la chouannerie, et qu'il parle des généraux des armées catholiques et royales comme s'il les avait connus.



Dans ces conditions, Ordas ne pouvait que déplaire ; c'est, à notre époque, la preuve d'une haute valeur.

Une œuvre enracinée dans l'Histoire

Voilà amplement de quoi nourrir une œuvre littéraire enracinée dans un terroir, dans l'Histoire et dans un désir aristocratique de célébrer l'honneur, le courage, le devoir, et de rappeler qu'il y a un héroïsme quotidien à s'efforcer de vivre en honnête homme.

Tout cela se résume à travers son héros, Alain de Ker-Ys : la Ville d'Ys, le rêve englouti sous les flots, inaccessible, jusqu'au jugement dernier, et dont les clochers noyés pleurent le passé évanoui.

L'univers chevaleresque, dont Alain de Ker-Ys est l'héritier et le défenseur, a-t-il encore une réalité en cette année 1774 où commencent ses aventures ? Le gentilhomme aura tout l'amer loisir de se convaincre du contraire. S'il s'obstine à croire que les seules raisons d'être de la noblesse sont "d'obéir au Roi, de protéger ses gens et de défendre le Royaume sous le regard de Dieu", combien de ses pairs ont déjà abdiqué leurs devoirs ?

"Les griffes de l'hermine" et "Les moissons du Nouveau-Monde" sont-elles autre chose que le cheminement révolté d'Alain vers cette certitude qu'il livre un combat perdu-d'avance, mais, qu'il convient de le mener jusqu'au bout.

C'est-à-dire, pour lui, jusqu'à l'aube sanglante du 23 décembre 1793, dans les marais de Savenay.

"Il n'avait que vingt-deux ans quand il avait pris sur son honneur les charges que lui imposait son tortil et depuis, personne ne pouvait prétendre l'avoir vu faillir."

Ne pas faillir, pour un hobereau de basse-Bretagne, aux derniers mois du règne de Louis XV, cela signifie défendre les intérêts du Duché, mais également être prêt à mourir de la variole en veillant le Bien-Aimé à l'agonie ; servir le roi et refuser les exactions de ceux qui prétendent abusivement le représenter dans la plus frondeuse de ses provinces.

Cela signifie être déchiré entre un manoir misérable que l'on défend, au risque d'en mourir, contre les loups et contre les brigands, et un rêve fou d'Amérique et de liberté...

Cela signifie la lente métamorphose d'un jeune homme pacifique en guerrier, sans jamais ménager ni son sang ni ses larmes. Alain de Ker-Ys n'est pas parfait : il crève d'orgueil, de cette fierté douloureuse des pauvres titrés qui n'ont rien que leur honneur ; mais "le jour où l'orgueil sera tenu pour un péché en Bretagne n'est pas levé..."

La pitié fait injure à ceux auxquels on la destine

Dur avec lui-même, il lui arrive de le devenir avec les autres, et d'en porter le poids de solitu-

de, car "les Bretons connaissent la pitié mais il préfèrent l'ignorer. Elle fait injure à ceux auxquels on la destine."

Ker-Ys est pétri de contradictions, avec sa foi de granit pas toujours très orthodoxe, ses emportements et ses faiblesses qui l'humilient, ses tendresses intraverties, ses pudeurs maladroites. C'est ainsi qu'il acquiert une personnalité et une vie propres, qui entraînent le lecteur.

On tremble et l'on s'émeut ; car les épreuves et les malheurs s'abattent en grêle sur le manoir de Gwenn-Minel près de Lannuon, que les Gallois nomment Lannion.

Contre les pirates et contre les Godons, contre les fauves et contre les gendarmes, contre les gueux et contre les nobles, et d'abord contre lui-même, qu'il aura de batailles à soutenir, Ker Ys...

Un Breton sert, mais ne s'abaisse point

A côté d'Alain de Ker-Ys, Ordas a recréé tout un univers, tout un village breton de la fin du XVIII^e siècle, avec son recteur et sa "Groac'h", à la fois sage-femme, ensevelisseuse, guérisseuse et sorcière ; avec Glaoud ar Skany, archétype du Breton qui se donne et ne se vend pas, qui sert, en égal et une fois pour toutes, mais ne s'abaisse point, toujours fidèle, noble ou manant (et la différence n'était pas grande au pays des hermines), à la devise de la duchesse Anne : "Plutôt mourir que me

salir !" Avec ses grands valets, ses hobereaux, ses filles perdues et ses veuves silencieuses. Tout un monde de passions et d'angoisses, d'amour et de révolte, et de fidélité totale.

Grand connaisseur de la Légende de la Mort d'Anatole Le Braz, Patrice Ordas a su lui emprunter ses présages, ses signes de l'invisible et ses communications avec l'Au-delà.

Mais, là où Le Braz ne croyait pas à ses contes, Ordas sait admettre l'irrationnel. Qu'il les écrive ou qu'il les raconte de vive voix, ses histoires de fantômes et d'intersignes donnent froid dans le dos.

Souvenez-vous des Bretons

Aussi "Les signes du destin", le seul de ses ouvrages encore disponible en librairie, et qui est un dictionnaire des superstitions et des présages, est-il d'abord un extraordinaire recueil, où ne manquent ni le bon sens ni l'humour comme en témoigne le choix de cette sympathique malédiction marocaine :

"Que toutes tes dents tombent, excepté celles qui te font mal !"

"Bezit sonch eus ar Vretonet !" s'écrie Jean-Marie de Ker-Ys en évoquant la mort de son père et le martyr de l'Ouest sous les sabres républicains.

Oui "souvenez-vous des Bretons !"

Patrice Ordas prouve assez qu'ils n'ont pas démerité.

Hermé éditeur.

En poche

LES CYGNES SAUVAGES

Sa grand-mère était si jolie qu'on l'appelait un cygne au milieu des poussins. Mais toute situation privilégiée a ses revers. Ses parents la donnèrent comme concubine à un général. Elle avait quinze ans. Nous sommes en Chine en 1924, précisément en Mandchourie. Chang Kai Chek essaie de remettre de l'ordre dans l'empire chinois mais les communistes de Mao sont à l'affût. Le pays est entièrement corrompu. Chang Kai Chek a beau créer "L'escadron de la chasse aux tigres" pour lutter contre les fonctionnaires indéliques, les communistes gagneront. Le pays bascule alors dans l'horreur avec l'accord d'une grande partie de sa population affamée. Et c'est l'intérêt de ces mémoires d'une jeune femme rangée en Occident, qui a finalement compris l'horrible oppression subie par son pays au nom des "lendemain qui doivent chanter". Elle nous raconte l'histoire de sa grand-mère, de sa mère et sa propre jeunesse avec moult détails sur la civilisation chinoise et la barbarie des temps nouveaux. Certaines coutumes anciennes étaient elles-mêmes tellement barbares — comme les pieds broyés des fillettes, un petit pied étant censé être plus érotique qu'un grand — que sa mère se révolte et prend le parti des communistes pour libérer les femmes chinoises de leur triste sort. Elle épouse un adepte du nouveau pouvoir et ils filent un bonheur parfait, se dévouant à leur sainte cause, celle de Mao, jusqu'à ce que les gardes rouges se retournent contre eux parce qu'il sont "les véhicules du capitalisme", crime inexpiable. Leur fille raconte tout avec une objectivité parfaite, y compris comment, peu à peu, la vérité s'est faite en elle. Ce système, dit-elle, n'eut pas besoin de KGB puisque chacun avait à cœur de dénoncer ses voisins, ses amis et ses propres parents. Autre conséquence : un pays défiguré, dont les vestiges du passé ont été sciemment saccagés, "qui a perdu tous ses trésors, le sens de la beauté et l'art de la faire naître". Les

Cygnés sauvages, Jung Chang,
Presses Pocket

C'est à lire

par Anne Bernet

Le maître des illusions de Donna Tartt

Le monde moderne repose sur des chimères, des postulats faux, des vérités mensongères. Le monde moderne avance, la tête en bas. Le monde moderne trahit les meilleures aspirations humaines. Est-il permis de lui échapper, d'en refuser les règles et les lois, sa volonté de jouissance absolue, sa vulgarité ? Et vers quoi se tourner ?

Combien sont-ils, les jeunes gens de la génération de Donna Tartt, qui est, à trente ans, l'auteur d'un premier roman extraordinaire, à renier cette société, sans savoir quoi lui substituer ?

Nombreux sans doute... Savent-ils que les remèdes peuvent être aussi dangereux que le mal ? Non.

Aussi la dérive tragique de ses héros est-elle symbolique et toute une jeunesse peut s'y retrouver.

Richard Papen a vingt ans en 1987 ; il est mal dans sa peau. Fils d'un garagiste d'une petite ville perdue de Californie, tout le heurte dans son univers quotidien. Richard aspire à une inaccessible beauté, à une pureté, à un idéal dont il ignore le nom. Parce que c'est une discipline qui exclut la gloire mondaine et la fortune, Richard entame des études de grec. Par négation farouche des modèles que lui proposent les adultes. Mais, dans sa nouvelle université, au cœur du verdoyant et sauvage



Donna Tartt

Vermont, pour être admis en cours de grec, il faut plaire à l'étrange Julian Morrow, l'universitaire le plus fascinant et le plus séduisant qu'il soit possible de rencontrer, le dernier homme à parler d'Alcibiade comme s'il l'avait connu, et à ignorer qu'on a marché sur la lune...

Julian n'a pas d'élèves ; il a des disciples éperdus d'admiration devant sa

science et sa sagesse, qui ont fait leur sa devise glorieuse : « Kalepa ta kala », dure est la beauté...

Ils sont cinq, quatre garçons et une fille, qui ont renié leur univers de jeunes Américains fortunés pour n'être plus que les enfants beaux et cruels d'une Grèce mythique.

Sous le charme de cette élite, qui tranche si durement sur leurs camarades drogués et abrutis, Richard



est prêt à tout pour rejoindre ce cercle élu.

Même à couvrir un crime ; même à en commettre un...

Car Francis, Henry, Charles et Camilla, sa jumelle, sont des meurtriers. Sans savoir quelles forces obscures ils pouvaient déchaîner, ils ont voulu connaître l'ivresse dyonisiaque. Et dans la folie rituelle de la bacchanales, ils ont tué un inconnu. Depuis, Bunny, le cinquième étudiant du groupe, absent lors du meurtre, les fait chanter. Il serait

simple pourtant que Bunny, ce barbare, se taise. A tout jamais...

« Le Maître des illusions » est le roman des espérances inassouvies et des aspirations nobles souillées et sacrifiées.

Car ces enfants sont des victimes, des dupes. Les dupes d'un faux maître, Julian Morrow, incapable de les guider. Les dupes d'un faux dieu, Dyonisos, sous les traits duquel il faut bien reconnaître Lucifer, le prince du mensonge. Le bien est le mal ? En poursuivant un

idéal de vie plus haut, les jeunes héliénistes se retrouvent seuls devant le désespoir, la terreur et la mort.

En effet, qui est le maître des illusions, sinon Satan ? La critique dira beaucoup de choses du roman de Donna Tartt ; sans doute évitera-t-elle le message sous-jacent de la romancière : qu'il reste un bouclier contre les faux dieux, les faux maîtres et les vraies angoisses. Celui qui a dit : « Je suis la Voie, la Vérité, la Vie. »

“MI-FIGUERAS, MI-RAISIN

par André Figueras

La suite des mémoires de l'un des plus talentueux pamphlétaires de l'opposition nationale... Au fil de multiples anecdotes, tantôt très émouvantes, tantôt fort drôles, toujours pleines d'intérêt, sont peintes, observées dans un moment intime, privilégié, avec quelques gens d'église, quelques hommes de lettres, quelques artistes, près de trois cents notabilités qui font, ou qui ont fait, ou qui croient faire, ou qui crurent faire, ou qui auraient pu faire, la politique de la France. De superbes évocations, dont celle du grand prince que fut monseigneur le duc d'Anjou et de Cadix est singulièrement bien venue... Un Figueras de la bonne cuvée, mais y en a-t-il de mauvaise ?

Publications André Figueras, BP 575, 75027 Paris cedex 1, 130 F

EDWARD GEIN, LE PSYCHO

de Gilbert Gallerne

En 1957, à Plainfield, Wisconsin, le brave Edward Gein, sorte d'idiot du village, se révéla être à la fois, ne craignant point le cumul, pilleur de tombes, nécrophile, cannibale... L'affaire inspira, outre une foule de criminels, les scénarios de nombreux films, dont “Psychose”, “Massacre à la tronçonneuse” et “Le silence des agneaux”. Elle est ici détaillée de A à Z. Un très bon “polar-vérité”, quoique d'une écriture un peu gauche...

Editions du Fleuve Noir, 30 F

“CONTES DU GRAND-GUIGNOL”

d'André de Lorde

Les pièces de l'auteur ont naguère procuré

d'horribles et heureux frissons aux habitués du théâtre de la rue Chaptal, ce haut lieu de la peur, disparu depuis 1962. La lecture de ses quarante-quatre nouvelles et de son roman “Le second crime de la dame en noir”, œuvrettes qui, rassemblées, composent un gros volume de cinq cents pages, n'engendre hélas point autant de satisfaisantes frayeurs ; néanmoins, elle suscite assez d'angoisse pour que les fêrus du genre ne la dédaignent point.

Editions du Fleuve Noire, 59 F

“MOI, CHARETTE, “ROI DE VENDEE”

de Joël Bonnemaïson

Cette fausse autobiographie romancée du célèbre général blanc est un livre “à grand spectacle” comme on les aime. Il raconte de rouges batailles, d'innombrables trahisons et des exploits d'alcôve dignes de Casanova, oui, mais il brosse aussi, parallèlement à tout cela, un portrait exact du héros royaliste et un tableau vrai de sa geste immortelle. Regrettons pourtant que l'auteur ait jugé nécessaire de la truffer de superfétatoires locutions modernes...

Editions du Rocher, 130 F

“LIENS DE SANG”

de F. Paul Wilson

Mystères jumeaux, possessions, dédoublements de la personnalité... Voilà les thèmes qu'exploite avec bonheur ce passionnant roman dû à l'un des petits maîtres les plus doués de la littérature fantastique yankee. Ajoutons qu'il est traduit de façon impeccable. Trop rare, la chose mérite une salve de bravos.

Editions des Presses de la Cité, 110 F

Rendez à ces Arts

Et à Maupassant l'île de Chatou

La maison Fournaise, dans l'île de Chatou, abrita les beaux jours des

Impressionnistes. Mais pas seulement. Y venaient aussi — à une encablure de la gare Saint-Lazare — les petits bourgeois en famille, les cousinettes, les canotiers et... Maupassant, amoureux de la Seine et du bateau.

Pour le centenaire de la mort de l'auteur du Horla, la maison Fournaise, superbement restaurée (d'ailleurs le restaurant est

rouvert), et surtout son musée adjacent, présentent une

exposition “Guy de Maupassant et le canotage”. Car Maupassant

aima la Seine comme un fou... : ses descriptions en témoignent, à

toute heure, en toute saison. Venu de Normandie où elle se perd en

mer, il l'habita à Bezons, à Poissy et à Chatou. Et il rama,

infatigablement sur ses quatre canots, “La feuille de rose”,

“Monsieur”, “Madame” ou “Bel Ami”, que le grand amiral, maître

de la maison Fournaise, lui bichonna pendant ses absences.

Des peintures, des gravures, des affiches, des maquettes, des objets,

un film vidéo, évoquent cette époque joyeuse. Des articles de

journaux aussi, où l'on se plaint parfois de l'affluence, les

dimanches d'été, et du laisser-aller bruyant de certains Parisiens !

Le Déjeuner des canotiers de Renoir est, bien sûr, évoqué — in

situ — et rappelle un monde autrement moins snob que le

nôtre ! La couturière y côtoie le poète (Jules Laforgue), Alphonsine

Fournaise, excellente nageuse, fait face au banquier Ephrussi, tandis

qu'une petite fleuriste et modèle déjeune avec Paul Lhote de

l'agence Havas... Et pendant ce temps-là, Maupassant ramait. Et

écrivait des pages d'anthologie, par amour de la Seine, dans La

femme de Paul, Mouche, Yvette ou le fantastique Sur l'eau.

NATHALIE MANCEAUX

Île des Impressionnistes, 78400 Chatou. (du mercredi au dimanche de 11 heures à 17 heures, jusqu'au 23 décembre 1993).



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

La télévision du gavage

La chaîne du câble

"Planète" consacre un tiers de ses émissions à évoquer les heures-les-plus-sombres-de-notre-Histoire. Les vingt autres programmes, y compris les chaînes musicales par l'intermédiaire de certains "clips", en font autant, quoique de façon moins massive.

Les chaînes hertziennes publiques ou privées pratiquent cette prosternation au moins une fois par jour sous la forme d'un film, d'une enquête, d'un reportage, d'un documentaire, d'un feuilleton, d'une série, d'une interview, d'une émission littéraire, médicale, historique, bref par tous les moyens.

Jamais un peuple n'a été soumis à un tel matraquage.

Jamais une minorité n'a imposé, avec un tel manque de mesure et une telle arrogance, ses fantasmes, ses angoisses, ses obsessions, ses cauchemars à ses contemporains.

Les maîtres de la télé se comportent avec les redouvanciers comme des gaveuses avec leurs oies. Il est inutile de s'en indigner puisque les téléspectateurs n'ont aucun moyen d'action sur les programmes. Tout au plus peuvent-ils tourner le bouton. Mais rien n'interdit d'observer les effets de ce gavage sur les esprits.

Et de constater que l'effet produit est radicalement opposé à celui que l'on semble viser.

A la place de certains, on s'en inquiéterait...

SAMEDI 7 AOUT

TF1 13H15

"La France en jachère"

A ne pas manquer, ce reportage accablant sur l'assassinat de la France profonde par les gnomes glacés de Bruxelles.

Les prés retournent à l'état de landes, les chemins s'embroussaillent, les villages meurent, les bâtiments agricoles tombent en ruine, les services publics (transports, postes, etc.) désertent. Un ethnocide tranquille.

ARTE 20H40

"La légende du roi Kbandoba"

ARTE, qui cumule les plus insupportables tares de la pesante et poisseuse Kultur germanique et de la creuse et caquetante culture germanopratinne, offre parfois de véritables joyaux d'intelligence.

C'est le cas ce soir avec ce document sur la légende indienne qui engendra le mythe universel de l'âge d'or.

F2 20H50

"Bisous bisous"

On peut préférer le très classique, très polisson et très rigolo vaudeville de Marc Camoletti, interprété par l'un des plus authentiques comiques français (et naturellement l'un des plus méprisés et ignorés) : Bernard Menez, récemment redécouvert avec bonheur dans la diffusion de l'œuvre délicieuse de Pascal Thomas sur Canal Plus.

DIMANCHE 8 AOUT

F3 23H35

"La bataille de Naples"

Le cinéma est l'un des outils de propagande les plus puissants pour imposer l'Histoire selon Nuremberg. Ce film très méconnu de Nanni Loy, bon faiseur de comédies napolitaines, prétend raconter comment Naples se libéra seule du fascisme et de l'occupation nazie. Un mensonge cinématographique-historique à voir comme un témoignage intéressant sur les méthodes de manipulation historique.

LUNDI 9 AOUT

F3 23H30

"Strip tease"

Ce titre minable est d'autant plus regrettable qu'il écarte sans doute de nombreux téléspectateurs d'une émission généralement intéressante, mosaïque de sujets rapides, bien filmés, sorte de "faut pas rêver" plus grinçant et moins rose.

ARTE 23H25

"L'affaire est dans le sac"

Définitivement ratatiné, le mythe des frères Prévert, génies du cinéma français. On est abasourdi, en découvrant ce mauvais numéro de kermesse de fin d'année scolaire dans un établissement pour débiles profonds, de constater qu'il est contemporain d'"A nous la Liberté" de René Clair ou du "Parfum de la dame en noir" de l'Herbier. Les critiques expliquent sans rire que ce fut le premier film antifasciste parce qu'un personnage

ridicule y réclame d'une voix criarde "un béret, un béret français" ce qui est, paraît-il, une dénonciation courageuse des ligues.

MARDI 10 AOUT

F2 20H50

"Vanille fraise"

L'affaire du "Rainbow Warrior" et des faux époux Thuringe traitée en vaudeville par Gérard Oury. Un échec commercial, exceptionnel dans la carrière de l'auteur du "Corniaud", sanctionna ce mauvais film où le faux couple Clarisse et Hippolyte (Sabine Azéma-Isaach de Bankole) distille un malaise que le faux cocu (Pierre Arditi) ne contribue pas à dissiper.

F3 20H50

"Tintin et le crabe aux pinces d'or"

A revoir, cette adaptation en dessins animés de l'œuvre d'Hergé. La virtuosité des animateurs scrupuleusement fidèles aux dessins originaux a produit un petit chef-d'œuvre.

MERCREDI 11 AOUT

F2 22H25

"Terre humaine"

L'admirable collection de Jean Malaurie trouve son prolongement en images avec un reportage-enquête sur l'aventure de Wilfred Thesiger, un Anglais qui choisit, voilà un demi-siècle, de vivre avec les bédouins du désert. Si le film est à la hauteur du livre, cette émission fera date dans l'histoire de la télévision.

Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

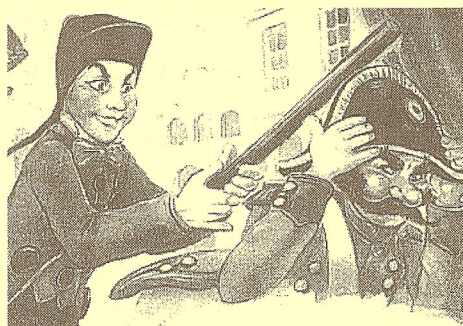
Si vous devez rester avec les enfants à Paris ou si, avec eux, vous y « montez » nous avons vu (et aimé) pour eux :

« Pot-pourri des farces de Guignol »
Seulement par beau temps. Les places les moins chères (10 F) dans le genre à Paris. Théâtre Guignol Anatole, Buttes Chaumont, 43.98.10.95.

« Scènes vécues de Guignol »
Marionnettes du Square Saint-Lambert. Mercredi, samedi, dimanche, 15h30, 16h, 16h30 et 17h, 17h30 si affluence. (Pas de téléphone).

« Spectacles variés »
Une grande diversité d'histoires de Guignol servies par une belle virtuosité des marionnettistes.
Marionnettés du Ranelagh. 45.83.51.75.

« Les aventures du Petit chaperon rouge » Marionnettes du Champ de Mars, 48.56.01.44.
« Youpala et la citrouille volante »
Après avoir roulé sous forme de carrosse, par la grâce des marionnettes de Beaugrenelle, maintenant elle évolue dans les airs.
Marionnettes de Beaugrenelle, 45.79.67.21.



« Polichinelle dans le tonneau magique »

Une amusante approche d'un personnage comique aussi célèbre que Guignol dans le monde des marionnettes. Braillard, bossu, querelleur, il est loin du Polichinelle italien auquel, toutefois, il doit son nom. Très éloigné aussi du Diogène d'avant Jésus-Christ comme de celui d'après (JC) Diogène de Laërte...
Marionnettes de Vaugirard, 48.42.51.80.

« Les grands classiques de Guignol »
Beaux et classiques.
Marionnettes des Champs-Élysées, 42.57.43.34.

« Les aventures de Minouchet », « Les confitures de la duchesse », « Les trois petits cochons ».
En alternance.
Marionnettes du Luxembourg, 43.26.46.47.

Vous aimez aussi le cirque, vous allez donc, toutes affaires cessantes, vous rendre à Saint-Cloud pour applaudir les trapézistes, antipodistes, jongleurs, animaux, assiettes en folie ainsi que les clowns musicaux et Boboss (de « L'île aux enfants ») du merveilleux « Cirque Alexandra Franconi », 43.24.33.18. A Nanterre, le « Cirque de Paris » offre une formule attrayante : une journée au cirque ! Le matin, entraînement avec les artistes ; à midi, déjeuner avec eux, et l'après-midi... spectacle ! Epatant pour tous les âges, 47.24.11.70. (On nous prie de préciser que le parage – « Petit Larousse 1970 » – est gratuit... Alors !)

Et encore « Les mésaventures de l'insupportable Bengaline »
Une jeune princesse victime d'un mauvais sort devient une gamine épouvantable. Au Bec Fin, 42.96.29.35.

Pour les petits entre trois et douze ans : « Les oreilles de la nuit », « Le p'tit opéra des tortues », « Histoires à manger chaudes », « Mémoire, la machine infernale », « Le trésor de la tante Zanie », « Grand diable à la fesse d'or ».
Bateau Docteur, Paradis Théâtre, 47.89.27.13.

« LA JAVA DES MÉMOIRES »

Pour tout l'été le théâtre de La Renaissance présente à nouveau ce joli spectacle totalement français qui connut la saison dernière un vrai succès. Il s'agit d'une promenade en chansons au cœur de l'histoire des Français, de 1930 à nos jours. Vous retrouverez « Quand un vicomte », « Tout va très bien Madame la Marquise », « Au lycée Papillon » et plus de cent autres. On attend à tout instant l'arrivée d'Arletty dans l'unique mais beau décor, réplique du pont de l'« Hôtel du Nord ». Tout de noir vêtus, six comédiens à la lumière d'un réverbère enchaînent refrains, bouts-rimés, chansons dans un désordre qui ne doit rien au hasard, avec quelques télescopages inattendus. C'est ainsi que la façon charmante de faire passer « Maréchal, nous voilà » ne peut en aucun cas soulever de réactions défavorables. Étonnant paradoxe d'ailleurs, ce sont toujours les années difficiles (révolutions, guerres) qui engendrent les airs les plus enjoués. Un seul accordéoniste accompagne tout le spectacle. Rouflaquettes et béret basque, Yves Bousquet fait talentueusement pleurer son « piano à bretelles ». L'auteur de cette réussite, Roger Louret, termine sur un clin d'œil aux « sixties » avec « La plage aux romantiques », « Biche, oh ! ma biche », etc. Il règne sur le plateau une éclatante joie de vivre, très rapidement contagieuse... La nostalgie est renaissante ! Si ça vous chante... une très douce soirée.

Théâtre de La Renaissance, 42.08.18.50.

Sous mon béret

La guerre

Rien n'est plus beau que le capitaine Thon quand il chevauche la mer dans les petits matins brumeux. L'écume éclabousse ses bandes molletières et son béret s'illumine de mille paillettes d'argent liquide lorsque la vague explose sous l'étrave, dans un fracas féroce. Dans le carré, les bouteilles tintinnabulent et les tomates éclatent, sur les planches, bientôt rejointes par l'omelette et les piments, pour la confection d'une piperade surréaliste et trop salée. "Mauvais temps", dit alors le capitaine, sauvant d'une main un saucisson de chez Louge, et de l'autre le veau froid aux cornichons. Le confit de canard glisse sur la table à cartes — slalomeur étonnant — entre l'andouille poivrée et le brebis fermier. Le chipecster coule goutte à goutte sur le calendrier des marées, et le livre de bord s'orne de parures rosâtres du meilleur effet, à côté des taches jaune paille du foie gras. Les casse-croûte du capitaine sont célèbres dans tout le pays basque. Ils démontrent l'application stricte d'un régime imposé par le bon docteur "maigre", et une lutte de tous les instants contre l'envahisseur américain et le lobby des herbivores. Le combat est sans pitié. Mais le capitaine n'est plus seul sur le front. Déjà la Bretagne se soulève. Un "Comité national contre les Mac Donald's" (BP 778, 44099 Nantes Cedex 04) vient de voir le jour. Il diffuse un tract où sont résumés les griefs gastronomiques, culturels, sanitaires et écologiques adressés aux fabricants de hamburgers et de frites surgelées. Quand on sait qu'un tel établissement a remplacé, à Lourdes, l'illustre Café de la Poste, ancien siège du glorieux FCL, on peut voir l'étendue des dégâts, et la nécessité d'une saine réaction. Pour nous ouvrir la barrière, la victoire se gagne en mangeant. Ne déraillons pas.

JOSEPH GREC

Plaisirs de France

par Chaumeil

LES DOUCEURS DE NOS CONFISERIES

Au moment même où la plupart d'entre nos lecteurs gourmands, ou seulement curieux, vont se répandre dans nos provinces, n'est-il pas utile, voire passionnant, de s'intéresser aux bons produits locaux ? Pour cette fois, évoquons les multiples confiseries élaborées depuis longtemps — parfois des siècles — dans l'une ou l'autre de nos bonnes villes qui sont toutes — comme l'écrivait le poète Raoul Ponchon — situées dans nos campagnes...

Naturellement, tout le monde connaît, au moins de nom, les "bêtises de Cambrai", mais peu en savent l'origine : ces bonbons à la menthe tiennent leur nom d'une erreur, d'une "bêtise" due à un apprenti-confiseur à la fin du siècle dernier ; son petit-fils, M. Afchain, confiseur à Cambrai, continue de commercialiser les délicieuses "bêtises" découvertes par le grand-père...

Aix est la patrie des "Calissons" : à base de pâte d'amandes, de miel, d'eau, et de fleur d'oranger, recouverts de pain azyme et découpés en losange, les calissons auraient été, voici trois siècles et demi, bénis par l'évêque du lieu et distribués aux fidèles pour les préserver de la peste. On ne craint guère la peste aujourd'hui, mais on savoure les calissons dans toute la région aixoise... et au-delà.

Les macarons, eux, sont d'un peu partout, du Périgord à la Lorraine, du Limousin au Béarn. On sait par son chef de cuisine que Stanislas Leszczynski, duc de Lorraine et roi de Pologne, adorait ceux de Nancy.

Je voudrais seulement ajouter que leur nom est un hommage rendu par leurs inventeurs à saint

Macaire, l'un des patrons des pâtisseries-confiseries.

Les *berlingots* sont la spécialité de près de dix villes, et les plus célèbres se fabriquent à Carpentras depuis, assure-t-on, 1313, grâce à Sylvestre, pâtissier du pape Clément V, installé à Carpentras en attendant l'achèvement du Palais des Papes à Avignon, qui en préparait pour son maître.

Beaucoup de spécialités de *nougats* aussi à travers la France. Celui de Montélimar tient le haut du pavé ; son nom vient de noix (en provençal "nogat") car on le préparait autrefois avec des noix, supplantées de nos jours par des amandes. Le nougat aurait été préparé, pour la première fois, par un confiseur vers le 12^e siècle, les Croisés ayant rapporté du sucre de canne de Terre sainte. On sait avec précision l'origine des *pralines* : ces merveilleux bonbons sont dus à l'officier de bouche du duc César de Choiseul, comte du Plessis-Praslin, qui, au 17^e siècle, en distribuait largement à ses belles amies, qui les baptisèrent de son nom. L'officier de bouche, dont on ignore le patronyme, se retira à Montargis où il ouvrit "La maison de la Prasline" qui devint au fil des ans, la "Confiserie Mazet" où l'on fabrique encore "La véritable prasline de Montargis".

Tels sont quelques-uns des secrets que dévoile Roger Lallemand, professeur de cuisine, dans son précieux "Petit guide des douceurs de France" où il recense, par ordre alphabétique, les centaines de sucreries et délices au sucre de notre pays.

Partez en vacances avec les "Douceurs de France" : il y en a plusieurs dans chacun de nos départements.

*** Petit guide des douceurs de France, par Roger Lallemand 25 pages, éditions Desvigne.**

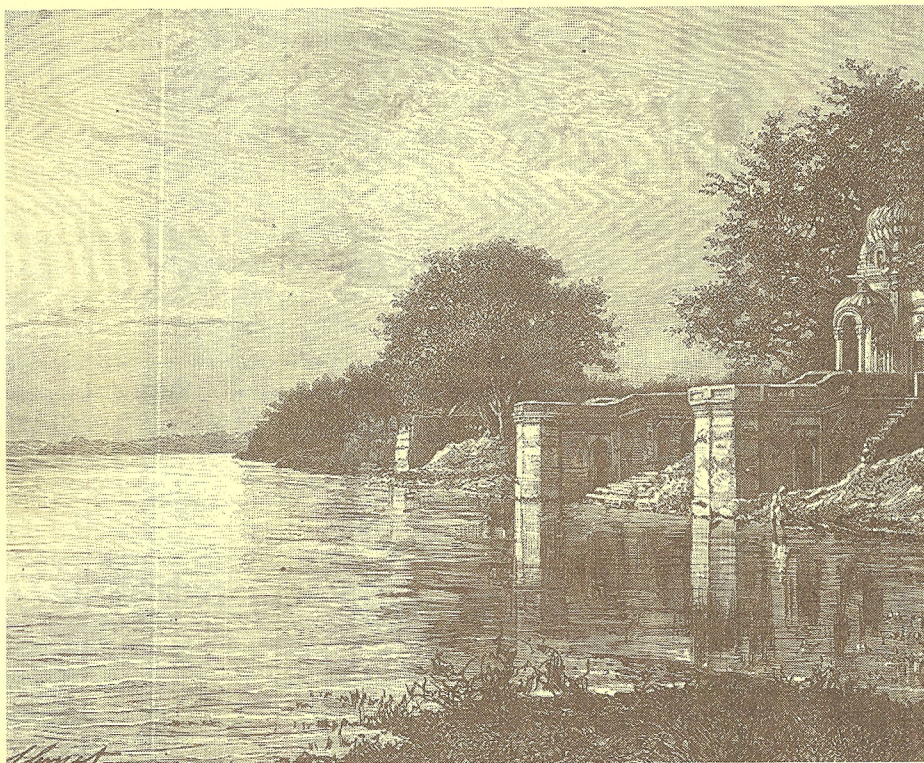


Le Voyageur errant

par Nicolas Bonnal

Bénarès ou le passage

Toutes les traditions ont leur fleuve, ou leur rivière sacrée. La rivière est ce que l'on peut remonter, en direction de l'origine ; ou elle est ce que l'on peut descendre, en direction de l'océan et de sa symbolique ; elle est aussi ce que l'on peut traverser. Le Gange est une rivière qu'il faut traverser, après s'être débarrassé, par la crémation, de son enveloppe corporelle. Cette traversée est d'autant plus éblouissante que la ville de Varanasi n'est construite que sur la rive droite du



Les rives du Gange.

Gange. L'autre rive est désert ou oasis, suivant la saison.

Dans l'essai que j'ai consacré à la quête du Graal, j'ai évoqué les franchissements de rivières, les gués périlleux "que tout chevalier doit dépasser pour accomplir la quête". Tout homme en chemin vers la Foi est à cet égard un pontife, un homme qui établit "une sorte de pont en Dieu et les hommes", comme dit saint Bernard. En sanscrit, le pontife est dit "tirthamkara", faiseur de gué. Le tirtha est un lieu de prière et de dévotion, situé au bord d'une rive. A Bénarès, dès quatre heures, et avant le sublime lever du

soleil, les brahmanes accomplissent leurs ablutions et purifient leur esprit, par cinq degrés centrigades, auprès d'une rivière qui est aussi un axe vertical unissant terre et ciel.

La symbolique du Gange est connue par la chrétienté traditionnelle au cœur du moyen âge. Le Goff écrit que pour l'homme médiéval "coulent du paradis quatre fleuves : le Tigre, l'Euphrate, le Pison d'ordinaire reconnu dans le Gange, et le Géhon qui est le Nil". Dante cite, quant à lui, plusieurs fois le Gange dans la "Divine Comédie" ; au vingt-septième chant du "Purgatoire". Au onzième

chant du "Paradis", il cite ces vers étranges : "Sur cette côte naquit au monde un soleil... que l'on voit sortir quelquefois des eaux du Gange ; si l'on veut parler de ce séjour, qu'on ne l'appelle pas Assise, mais qu'on le nomme précisément Orient." Dans ce passage, Dante célèbre le Gange comme fleuve de l'origine. Il est aussi un lien avec le paradis, au même titre que les autres fleuves paradisiaques, entendus au sens symbolique de canal subtil par lequel la source céleste transmet son message aux élus. C'est pour cela que les maîtres spirituels recommandent aux pèlerins de chercher le Gange en

eux-mêmes. La rivière de vie est purement intérieure et le voyage à Varanasi la manifestation extérieure d'un cheminement intérieur. Pensons qu'au moyen âge toujours, le cheminement sur le labyrinthe sous la nef (le Gange est couvert de barques) peut remplacer le pèlerinage à Jérusalem. Et il n'est lui-même que l'expression de l'exploration du labyrinthe intérieur. C'est ainsi à une célébration de la vie

intérieure que m'invite le Gange. Et si l'on peut mourir après avoir vu Naples, on peut VIVRE après avoir vu le Gange et en avoir saisi "l'ardent sanglot qui roule d'âge en âge". Varanasi est la cité aux trois cent soixante ghâts, les escaliers permettant aux pèlerins d'avoir accès au Gange. Le nom de la ville sainte de l'hindouisme est composé de "Varuna" et d'"Asi". On sait que le mot "ase" désigne dans la mythologie scandinave la fonction sacerdotale ; Varuna, divinité des eaux, était le dieu nocturne des indo-européens. En allant dans cette ville, on a parfois l'impression d'aller en soi-même.

Un jour

10 août 1792

Le glas de la monarchie

Depuis la veille, Paris, où la lie du peuple tient la rue, vit au rythme du tocsin, et, à l'aube de ce 10 août 1792, la Commune insurrectionnelle qui siège à l'Hôtel de Ville ne cache point son dessein de lancer tape-dur et poissardes à l'assaut des Tuileries.

Au Palais, Louis XVI dispose de mille Suisses, de mille gendarmes, de deux mille gardes nationaux et de cinq cents gentilshommes, la plupart accourus de province. Les Suisses sont sûrs, les gendarmes douteux, les gardes nationaux, sauf ceux des sections des Filles-Saint-Thomas et des Petits-Pères, gagnés à l'émeute...

5 heures : ivres de vin bleu, la trogne tordue, piques et pétaires au poing, une multitude de sans-culottes jaillis des faubourgs, de fédérés marseillais et brestois convergent en direction de la royale demeure. A la porte de la Maison-Commune, une tirerie tue M. de Mandat-Grancey, le commandant de la Garde nationale. 10 heures : Louis XVI passe en revue les gardes nationaux : les gueux braillent « Vive la Nation ! », et l'infortuné Prince tranche alors de sortir de la place pour rejoindre avec sa famille l'Assemblée législative.

10 heures 30 : les insurgés occupent la cour des Tuileries. Les boulets des batteries helvétiques, les feux de file des gentilshommes et des gardes nationaux loyalistes immobilisent la plèbe immonde : elle fuit bientôt, les baïonnettes des habits rouges aux reins... 12 heures 30 : venu de l'Assemblée, M. d'Hervilly apparaît. « Halte au feu ! crie-t-il, Sa Majesté ordonne à ses Suisses de rallier leurs casernes ! Aux autres de se disperser ! ». Stupéfaits, les champions du Trône obéissent...

Immédiatement, six à sept cents de ces braves sont égorgés, émasculés, pendus à des crocs, et des mégères anthropophages font des festins d'entrailles « aristocrates » ! 1 heure : sous la pression de la Commune, la veule Assemblée « suspend de ses fonctions » Louis XVI...

Le tocsin bourdonne toujours : il est maintenant le glas de la Monarchie.

JEAN SILVE de VENTAVON

Carnets

par
Pierre Monnier

En deux mois, le cardinal Decourtray s'est retrouvé candidat "involontaire" à l'Académie française et reçu avec dix-huit voix. Un miracle ?... Non. *Le Nouvel Observateur* nous informe : "Il s'est illustré en dénonçant, dès 1985, la menace lepéniste..." Ah ? bon ! Tout s'explique. Je me souviens aussi qu'il s'est emporté contre les prêtres qui avaient accordé l'asile traditionnel à Paul Touvier... : "Qu'est-ce que c'est que cette charité chrétienne ?... Il hurlait d'indignation à travers le petit écran. Ça vaut bien un fauteuil quai Conti.

Comme d'habitude Mitterrand tâtonne dans le domaine économique sur un ton péremptoire. Et pourtant, tout le monde le sait : "Nini-ni, c'est cucu."

J'entends de douloureuses plaintes et des sanglots amers au sujet d'un rapprochement supposé du parti communiste et d'une extrême droite au contour imprécis. Les pleureurs sont ceux qui, lors d'une élection dans laquelle le Front national est en course au deuxième tour, supplient les communistes d'apporter leurs voix au candidat de l'UPF. Exemple : à Nice où ils réclament l'union sacrée de la droite et des communistes contre Jacques Peyrat... qui est quand même élu avec 57 % des voix.

Aon vieil ami, Emile Miramont, qui vient d'écrire un bien savoureux livre sur Georges Brassens, me fait entendre une cassette enregistrée par une artiste canadienne. Et pour la première fois, je trouve que ses textes et ses musiques sont admirablement compris et interprétés. Rien n'est plus proche du grand Georges que la sensibilité de cette Renée Claude.

Saint-Georges Brassens, patron des "franchouillards". Le dernier en date de notre lignée... Rutebeuf, Charles d'Orléans, Louise Labé, La Fontaine, Chateaubriand, Rivarol, Cézanne, Debussy, Céline... Brassens. Nous autres, franchouillards !

3ème œil

Modèles asiatiques

L'Occident est si convaincu de l'universalité de son message et de la supériorité de sa "civilisation" qu'il n'a pas vu venir son déclin précipité depuis vingt ans ni su mesurer les raisons du progrès des nations de l'Asie.

La victoire en coupe Davis de l'Inde sur la France est à cet égard riche d'enseignements. Alors qu'ils ne jouent jamais sur terre battue et qu'ils ont bien peu d'expérience internationale, les joueurs indiens sont venus humilier l'équipe de l'"Hexagone" sous les yeux incrédules d'un public jusque-là goguenard. Le tennis à l'indienne est fait de toucher de balle,

d'élégance féline, de relaxation mentale (l'entraîneur devenant gourou) et d'humilité toute traditionnelle. Un joueur demandant pardon pour un geste d'énervement, un autre remerciant son entraîneur qui avait su maîtriser son énergie.

Emus, les journalistes français allèrent jusqu'à parler de seigneurs en désignant les artistes venus de Calcutta, qui avaient montré des qualités de cœur jadis répandues sous nos latitudes.

Un film sur le Japon a montré un autre aspect de l'Asie, où l'on apprend aux enfants à respecter son pays et ses enseignants, à cuisiner pour leurs camarades de classe et à nettoyer des locaux scolaires, à travailler et s'exercer en binôme ou en groupe.

"Militarisme", tonne le reportage anglais. Certes, avec les résultats que l'on sait : un quotient intellectuel supérieur de 15 % à celui des Blancs, une correction à toute épreuve, une absence de criminalité et d'insécurité, une balance commerciale excédentaire et un chômage à 2 %.

Nietzsche invitait ses "amis réactionnaires" à ne pas tenter de ralentir l'involution occidentale, l'affirmant inéluctable. Combien de patience nous faudra-t-il encore à l'heure où l'Orient déploie toute sa science ? **NICOLAS BONNAL**



Lettres Martiennes

par Martiannus

Hous me verriez, mon cher, je suis tout rouge. Tout rouge de confusion et de surprise. Je ne comprends rien à ce qui vient de m'arriver. Vous le narrer incontinent me permettra peut-être d'y voir plus clair. Voici toute l'affaire. D'aimables Terriens m'avaient invité à un "vernissage". Je ne saurais vous expliquer de quoi il s'agit au juste, mais cela a un rapport avec l'art. Le ministre de la Culture devait y assister et je me réjouissais d'approcher un si haut personnage.

A l'heure indiquée, je me présente à la porte du bâtiment où doit se faire ce vernissage. Je ne vois dans l'entrée qu'une ou deux échelles, des pots de peinture et quelques tas d'objets indistincts et de détritrus, que deux individus agités s'emploient à enlever.

"Vite, aidez-nous, me dit l'un d'eux, le ministre va arriver et nous ne sommes pas prêts". Et il me colle dans les bras un de ces récipients tronconiques que l'on appelle ici des "seaux".

Je me hâte de remplir le seau de tout ce que je trouve. Bientôt, le chargement que je serre contre ma poitrine s'élève plus haut que ma tête et me bouche la vue. Et c'est le drame. Mon pied heurte un pot de peinture. Le contenu en jaillit et gicle sur le mur. L'horreur ! Une énorme tache noire s'épanouit et dégouline. Des éclaboussures montent jusqu'au plafond.

J'en laisse choir mon far-

deau. Mes pieds restent visés au sol et mes yeux fixés sur le désastre.

Un brouhaha me tire de ma stupeur et je m'aperçois que je suis entouré d'une foule qui contemple le mur maculé. Je m'attends au pire. Près de moi, un homme murmure à son voisin qui ressemble à un cochon de lait : "Il faut faire une déclaration, monsieur le Ministre. Djack Lang aurait raffolé de cette fresque et l'aurait jugée sublime."

"Ah bon ! Eh bien, c'est sublime", dit le ministre. "Et la sculpture aussi", ajoute-t-il en montrant le seau débordant qui gît au pied du mur. A partir de là, c'est le délire. On me congratule, on m'embrasse, on me tape dans le dos. Des flashes m'aveuglent. Et tout ce monde pépie, piaille, glousse, margotte, cacarde, glougloute, trompette... J'en suis assourdi et ne distingue que quelques phrases que je ne comprends pas bien, mais que je vous transcris à l'intention de nos linguistes :

"C'est qui l'auteur ?", demande une dame. "Comment ? mais c'est lui, là. Vous ne le connaissez pas ? On ne voit pourtant que lui cette saison. On le rencontre partout", répond un monsieur qui me prend par les épaules : "Comment allez-vous, très cher ami, depuis votre exposition à l'Orangerie ? J'adore ce que vous faites. On se fait une bouffe un de ces jours ?"

"A votre avis, combien

ça va chercher ?", interroge un petit bedonnant. "Jusqu'à un million, vous faites une affaire, lui répond-on, mais dépêchez-vous, les Japonais sont sur le coup".

"Vous n'imaginez pas le nombre d'années de recherche qu'il a fallu à cet artiste pour parvenir à une telle spontanéité", affirme un connaisseur.

"Ce qui compte", explique un autre, "c'est de se laisser interpellé par la distanciation sous-jacente entre le vouloir-exprimer et le rendu abstraitisé de l'inconscient conceptuel du peintre. On sent là une authentique révolte contre les poncifs décadents du consumerisme. Ça gueule ça, Madame, ça gueule je vous dis". Un quidam me prend à part : "Cher ami, je peux vous avoir des commandes de l'Etat. Combien me donneriez-vous si je vous obtenais le plafond de l'Opéra-Bastille ou la décoration de Notre-Dame ?"

J'ai profité d'un flottement pour m'enfuir loin de ces fous. Mais, tout à fait entre nous, mon cher, ne pensez-vous pas que, compte tenu de mon talent, vous pourriez m'obtenir de bonnes commandes chez nous ? Naturellement : fifti-fifti (1)

**PCC DANIEL RAFFARD
DE BRIENNE**

(1) Expression martienne signifiant littéralement "couci-couça". On peut la rendre par : "nous partagerons les bénéfices" (note du traducteur)

Mes bien chers frères

La tentation

L'abbé Carmignac, célèbre exégète, mort il y a quelques années, auteur d'une énorme étude sur le Notre-Père, refusait de dire cette prière dans sa traduction œcuménique à cause du « Ne nous soumetts pas à la tentation ». Il la considérait comme blasphématoire. La traduction latine ne lui plaisait pas davantage. « Et ne nos inducas in tentationem » : ce décalque du grec est presque pire. Il ne peut y avoir de relation positive entre Dieu et la tentation. Car qu'est-ce que la tentation ? C'est une incitation au péché, c'est une excitation au mal. Seul le démon est capable de cela. Que proposait-il ? « Garde-nous de consentir à la tentation. » Garde-nous, dans le sens de Jn 17,15 : « Je ne te prie pas de les enlever du monde, mais de les garder du mauvais. » L'idée est de maintenir une certaine distance entre le démon et moi. Je le connais. Je me connais. Je connais ma faiblesse.

« Empêchez-nous d'entrer dans la tentation. » Car la question est de ne pas entrer. Si j'entre, je suis perdu. La bonne vieille traduction : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation », suppose qu'on y soit déjà un peu entré. Il faut penser : ne nous laissez pas entrer, Seigneur.

Jésus disait à Pierre, Jacques et Jean, au soir du Jeudi Saint : « Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation : l'esprit est ardent mais la chair est faible. » (Mc 14,38). Ce verset et celui de saint Jean sont d'excellentes clés pour comprendre la sixième demande du Pater. Le Nouveau Catéchisme enseigne : « Nous demandons à Dieu de ne pas nous laisser prendre le chemin qui conduit au péché. » (p. 577).

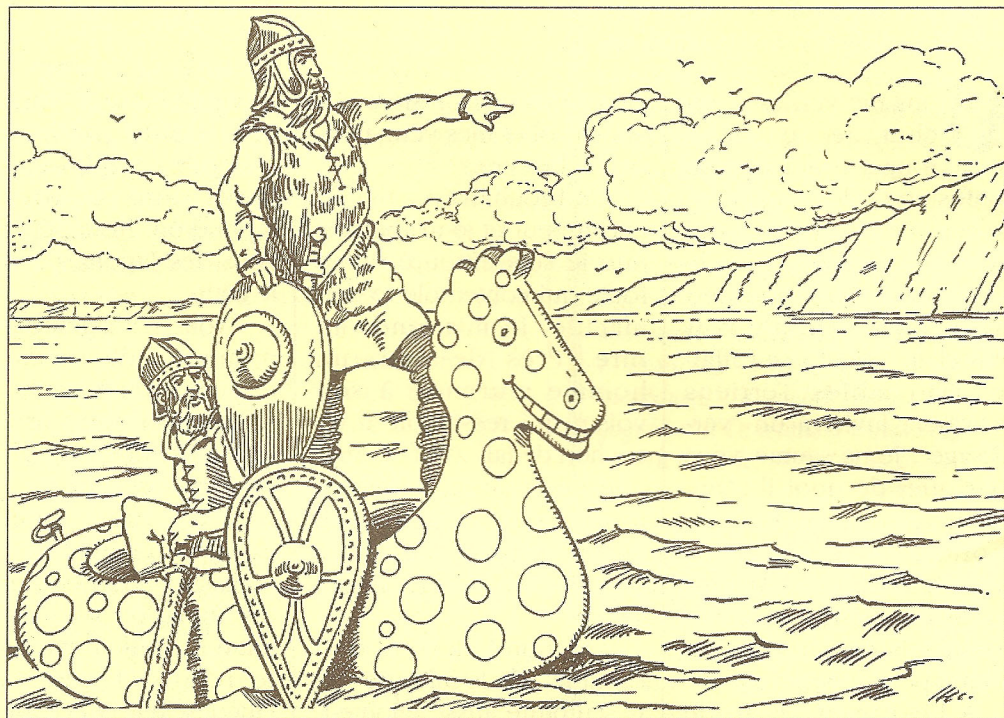
ABBÉ GUY-MARIE



Histoire de France

par Aramis

Francis Bouygues, lui aussi, nous a quittés. Le destin n'a pas épargné ce nouveau Phidias qui, du parc des Princes à l'arche de la Défense, a redonné une âme architectonique et spirituelle à Paris. Son empreinte sur le génie de notre temps est d'autant plus profonde qu'il était acquis aux valeurs démocratiques et immobilières. Par nature, Francis Bouygues était un modeste qui, toute sa vie durant, resta à l'écoute des plus humbles. C'est pourquoi, il introduisit sa vision monumentale de l'univers en équipant toute une gamme de pavillons bon marché d'un séjour cathédrale. Pour parfaire cette aspiration transcendante, il ajouta, car ce lieu ne pouvait rester désincarné, un véritable autel domestique, baptisé TFI. C'est devant lui que des millions de Français se recueillent aujourd'hui avec ferveur. Francis Bouygues était avant tout un homme de goût, soucieux de faire partager ses passions au plus grand nombre. De l'esprit d'équité, avec le juste prix, à la curiosité intellectuelle la plus vive ("le club Dorothee", "premiers baisers", etc.) il cultivait en homme de modernité, un attachement à la tradition qui, de la roue de la fortune au millionnaire, conserve la famille en or. Emporté à l'heure des grandes marées (20 h.45), Francis Bouygues n'aura pas résisté à la grille des programmes. En effet, à 14 h.30, le médecin était à Honolulu.



R. Jacob et H. Plumeau

Châteaux-forts : les citadelles de l'exclusion

Nous allons maintenant revenir un peu en arrière pour comprendre ce qui se passait réellement en France dans ce temps-là. Le pays tout entier était en proie à un nationalisme antidémocratique, xénophobe, raciste et antisémite, dont la force était de capitaliser les peurs et les demandes sociales non satisfaites qui montraient de la société. Ainsi, au lieu de plaider pour que soient conjuguées les valeurs universelles de la raison et de la démocratie, telles que les incarnent l'idéal républicain et la compréhension à l'égard des minorités culturelles, religieuses ou ethniques, on assista à une radicalisation inquiétante et inacceptable du phénomène inverse. C'est pour cela que l'on construisit des châteaux forts dont certains subsistent encore, hélas, aujourd'hui. Ils sont le symbole du repli sur soi, de l'appel à la fermeture xénophobe, fabriqué à coups d'exclusion, de discrimination et de répression. On retrouve ces trois constantes dans les grands murs percés de meurtrières (le mot est révélateur) ou encore les créneaux, d'où l'on pouvait tirer des flèches et jeter de l'huile bouillante. Par devant, des douves remplies d'eau creusaient un large fossé d'incompréhension. Dans de telles conditions, la délimitation intérieure de l'espace laissait peu de chance de recomposition du

champ intellectuel. Même si l'on tenait compte du faible espoir que le pont levi's offrait aux jeans des banlieues. L'esprit rétrograde et sécuritaire domina. On se serait cru au Moyen-Age ! C'est alors que les Normands débarquèrent en ... Normandie. Ce qui n'est pas le moindre des paradoxes si l'on songe, qu'entraînés par le courant ou une fausse manœuvre, ils eussent pu se retrouver en Bretagne ou en Picardie. Certains exagèrent l'apport réel que constitua la fixation de ces nouvelles populations sur notre sol. Il convient, en conséquence, de relativiser ce fait par rapport à une politique globale de l'intégration. Nous remarquons, en effet, et il s'agit d'un élément aggravant, que les Normands viennent du Nord, ce qui est géographiquement contraire à toutes les règles édictées à propos de l'enrichissement migratoire. De ce fait, l'intérêt du métissage proprement dit s'en trouve réduit dans des proportions considérables. Outre la multiplication des yeux bleus, déjà fortement répandus, l'augmentation du nombre des rouquins, l'apport normand n'eut, somme toute, qu'un effet néfaste : blanchir un peu plus une pigmentation cutanée par trop laiteuse. Culturellement, ceci fit éclore la BOFgénération (beurre, œufs, fromages) dont l'influence est négligeable.

